

Université Libre de Bruxelles
Institut de Gestion de l'Environnement et d'Aménagement du Territoire
Faculté des Sciences
Master en Sciences et Gestion de l'Environnement

**L'engagement bénévole dans un jardin partagé : un levier de
transition écologique et sociale ?**

Mémoire de Fin d'Études présenté par
GASSMANN Hélène
en vue de l'obtention du grade académique de
Master en Sciences et Gestion de l'Environnement
Finalité Gestion de l'Environnement M-ENVIG

Année Académique : 2020-2021

Directrice : Prof. MANCILLA GARCIA Maria

Promotrice : LAJARTHE Fanny

Remerciements

Merci à Albert, Anne, Cécile, Edmond, Hypolite, Iris, Lise, Merlette, Michel et Sarah pour leur participation enthousiaste et éclairante à ce travail.

Merci à eux et à tous les autres membres présents, passés et à venir du Jardin des Semeurs pour faire vivre et évoluer ce beau projet au fil du temps.

Merci à Maria Mancilla Garcia et Fanny Lajarthe pour leur soutien tout au long de l'année, leurs retours toujours pertinents et leurs encouragements.

Merci à Marion pour toutes les précieuses heures d'échanges, de conseils et d'encouragements que nous avons partagées au fil de l'année.

Merci à Lucien enfin pour son soutien à toute épreuve et sa relecture attentive.

Résumé

Face aux crises environnementales, politiques et sociales auxquelles nous faisons face, de plus en plus de citoyens cherchent des moyens d'action pour opérer une transition écologique et sociale visant un monde plus respectueux de l'environnement et de l'humain. Parmi les diverses possibilités, les initiatives locales de transition défendent une approche *bottom-up* qui prône une mise en collectif des citoyens. Ce mémoire cherche à explorer dans quelle mesure la participation à une initiative de transition telle qu'un jardin partagé peut avoir un impact durable sur ses participants et sur leurs capacités à prendre part à une forme de transition écologique et sociale. Les jardins partagés sont des lieux multifonctionnels qui remplissent de nombreux rôles, allant de la production alimentaire à la mise en lien avec le territoire et la ville, en passant par des fonctions sociales, écologiques, éducatives ou encore politiques. Afin d'aller plus loin dans les processus de transformation des individus pouvant y être à l'œuvre nous mobilisons alors la sociologie de l'engagement bénévole. Alors que les théories portant sur les rétributions de l'engagement véhiculent souvent une vision managériale du bénévolat, les approches par l'identité semblent plus adaptées pour sonder les impacts sur les individus. Stéphanie Vermeersch, dans son approche compréhensive, considère que l'engagement dans une structure de bénévolat offre un cadre d'étayage identitaire à part entière, et ce notamment grâce aux différentes formes de plaisir qu'y trouvent les bénévoles. Plaisir de l'action, plaisir de la sociabilité, plaisir de l'utilité de soi et plaisir de l'étayage identitaire sont alors confrontés aux littératures sur les initiatives locales de transition et les jardins partagés, afin de dégager un cadre d'analyse à appliquer à l'étude de cas choisie. Y est ajouté une catégorie sur les potentiels déplaisirs de cette expérience, peu abordés dans la littérature étudiée. Ainsi, le Jardin des Semeurs, un jardin partagé universitaire, est analysé *via* des entretiens semi-directifs auprès de dix bénévoles. Les résultats qui en ressortent confirment largement la théorie mobilisée et permettent de préciser le cadre d'analyse, en le complétant avec une nouvelle catégorie de plaisir, celle de l'apprentissage. Les différentes formes de plaisirs sont présentes dans des configurations variables en fonction des sujets, mais montrent globalement que l'identité de ceux-ci est en jeu au sein de ce projet. Outre les plaisirs, les bénévoles expriment des formes variées de déplaisirs, qui peuvent avoir certaines conséquences négatives sur leur travail identitaire. Ces déplaisirs sont également source de réflexions et de remise en question constructives et permettent donc une certaine forme d'étayage identitaire. Les impacts identitaires de cette expérience sont d'une intensité variable, influencée par différents facteurs internes et externes aux individus. Mais globalement, l'impact identitaire d'un tel engagement est notable et participe à montrer l'importance de ce type de projets pour faire avancer la transition écologique et sociale.

Table des matières

Remerciements	1
Résumé	2
Avant-propos	5
Introduction	6
PARTIE 1 : ETAT DE L'ART	8
I. LE POUVOIR TRANSFORMATEUR DES INITIATIVES LOCALES DE TRANSITION	8
A. DES INITIATIVES LOCALES DE TRANSITION COMME MOTEURS DE CHANGEMENT ?	8
1) De quelle transition parle-t-on ?	8
2) Des initiatives qui présentent un certain nombre de limites	9
3) Un pouvoir transformatif enthousiasmant mais encore peu mesuré	10
B. LE CAS DES JARDINS PARTAGES : DES LIEUX MULTIFONCTIONNELS	12
II. L'ENGAGEMENT BENEVOLE : DES RETRIBUTIONS A L'ETAYAGE IDENTITAIRE	15
A. LES RETRIBUTIONS DE L'ENGAGEMENT BENEVOLE	15
B. L'ETAYAGE IDENTITAIRE DANS L'ENGAGEMENT BENEVOLE	16
1) L'identité : un concept aux multiples facettes	16
2) Les impacts de l'engagement bénévole sur l'identité : le plaisir comme moteur d'étayage identitaire	17
C. L'ENGAGEMENT DANS UN JARDIN PARTAGE : QUELS IMPACTS SUR LES IDENTITES?	20
PARTIE 2 : ETUDE DE CAS	23
I. METHODE	23
A. TERRAIN D'ENQUETE : LE JARDIN DES SEMEURS	23
1) Le projet	23
2) Pourquoi ce choix ?	24
3) Démarche méthodologique	25
4) Modalités de mon implication dans le projet	26
B. GRILLE D'ANALYSE	28
II. RESULTATS	29
A. PLAISIR DE L'ACTION : FAIRE ICI, FAIRE ENSEMBLE	29
1) Mise en lien avec son environnement	29
2) Rapport à la ville	30
3) Rapport à la nature	30
4) Impact sur son environnement	31
5) L'action comme plaisir et <i>praxis</i>	31

B. PLAISIR DE LA SOCIABILITE : ETRE EN LIEN AVEC L'AUTRE	32
1) Autrui généralisé	32
2) Autrui identifié	33
3) Êtres non-humains	33
C. PLAISIR DE L'APPRENTISSAGE : DECOUVRIR, GRANDIR ET TRANSMETTRE	34
1) Plaisir de la découverte	34
2) Des apprentissages variés...	35
3) ... Et des méthodes d'apprentissage multiples	37
4) Apprendre pour transmettre	37
D. PLAISIR DE L'UTILITE DE SOI : POUR LE COLLECTIF, POUR L'ENVIRONNEMENT	38
1) Utilité pour autrui	38
2) Utilité pour soi	39
E. PLAISIR DE L'ETAYAGE IDENTITAIRE : ETRE RECONNU, DONNER DU SENS ET TRAVAILLER SUR SOI	39
1) Être reconnu par autrui	40
2) Donner du sens à ses actions	41
3) Travailler sur soi	42
4) Se projeter dans l'avenir	44
F. LES DEPLAISIRS ET LEURS IMPACTS : NOMBREUX MAIS UTILES	46
1) La vie en collectif : un point unanimement source de déplaisirs	46
2) Epuisement et lassitude pour les plus engagés	47
3) Relations avec des acteurs extérieurs	49
4) Quelles conséquences ?	50
III. DISCUSSION	53
1) Comparaison avec la littérature	53
2) Points d'attention, limites	54
CONCLUSION	55
BIBLIOGRAPHIE	58
ANNEXES	60
TABLE DES ANNEXES	60

Avant-propos

L'angle d'approche de cette étude découle de réflexions personnelles qui m'ont accompagnée au cours des trois dernières années. J'ai pu expérimenter, à titre personnel, le pouvoir transformateur que présente l'engagement dans une structure associative à visée environnementale. Mon expérience au sein du Jardin des Semeurs a changé une part non négligeable de ma perception du monde et de mon identité. J'ai donc cherché à comprendre quels étaient les mécanismes d'un tel changement, et à savoir s'ils étaient partagés par d'autres individus s'étant engagés dans une structure de ce type. En plus d'être un travail de recherche visant à mettre au jour des dynamiques ayant lieu à une plus large échelle, il s'agit donc également d'un cheminement de réflexions, voire d'une quête de sens, qui me tenaient particulièrement à cœur. Mon implication personnelle au sein de mon terrain d'enquête n'est pas sans répercussions, et implique une certaine honnêteté afin de remettre en contexte les résultats et leurs interprétations. Mais je suis intimement convaincue que le fait de se situer au cœur même du phénomène étudié peut également être source d'éclairages tout à fait pertinents, permettant de comprendre le phénomène « de l'intérieur ». Une partie réflexive a donc été intégrée à la méthodologie ainsi qu'aux résultats de ce présent travail afin d'explicitier ces deux derniers points.

Introduction

Au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle s'est opéré un vaste mouvement d'industrialisation de l'agriculture et de la production alimentaire afin de répondre à la forte croissance démographique mondiale. Cela s'est traduit par une mondialisation des chaînes de production alimentaire, et par là une déterritorialisation des systèmes agroalimentaires, c'est-à-dire une dissociation entre lieux de production et lieux de consommation alimentaire (Brand & Bonnefoy, 2011). Accentué par les dynamiques de périurbanisation qui ont réduit considérablement les espaces agricoles proches des villes, ce phénomène est particulièrement visible dans le contexte urbain (*ibid.*). Cela a mené à une déconnexion croissante des citoyens entre la nourriture qu'ils consomment et ses processus de production, et par là une perte des savoirs et savoir-faire culinaires et agricoles jusque-là transmis de génération en génération (Legault, 2011). De plus, ces systèmes agro-industriels soulèvent de plus en plus de questions environnementales (perte de biodiversité, érosion des sols, pollutions, émissions de gaz à effet de serre...) et humaines (problèmes sanitaires, accroissement des inégalités, précarisation des travailleurs agricoles...) (Riverra-Ferre, 2008).

La prise de conscience grandissante de ces problématiques a mené une partie de la population à vouloir repenser les systèmes agro-alimentaires pour les rendre plus respectueux de l'environnement et de l'humain. Alors que l'agriculture était depuis longtemps considérée comme une problématique rurale, elle refait son apparition en plein cœur des villes avec des dynamiques de reterritorialisation de la production alimentaire (Brand & Bonnefoy, 2011). Ce phénomène se traduit notamment par l'émergence de structures de circuits courts permettant aux citoyens d'accéder à une nourriture produite localement et d'exprimer des valeurs sociales et environnementales par l'acte de consommation (Capocci, 2014). Mais cette posture de changement par la seule action individuelle, qui plus est par la consommation, est souvent critiquée et apparaît pour certains comme insuffisante pour aboutir à une transition écologique efficace (Verhaegen, 2012). Face à cette critique, de nombreuses initiatives citoyennes proposent une mise en collectif afin de mettre en place des projets concrets incluant les citoyens eux-mêmes, les rendant acteurs de changement par d'autres voix que la consommation.

Parmi ces initiatives, qui prennent de multiples formes, les jardins partagés urbains ont connu un succès grandissant au cours des vingt dernières années (Pourias & al., 2016). En plus de la mise en action complémentaire aux actes de consommation, ces projets offrent la possibilité aux citadins de renouer avec les processus de production alimentaire et de répondre à un besoin de retour à la terre grandissant. Les atouts de ces lieux multifonctionnels sont nombreux et touchent à différents domaines, allant de la dynamisation de la vie communautaire locale à la préservation des écosystèmes, en passant par le renforcement de la sécurité alimentaire des citoyens (Duchemin & al, 2010). Leur impacts sont donc visibles à l'échelle locale, mais se jouent également au niveau des individus et de leurs manières d'être et d'interagir avec le monde.

Face à l'ampleur des défis environnementaux et sociaux en cours et à venir, il est nécessaire que d'importantes transformations s'effectuent à toutes les échelles, ce y compris l'échelle individuelle. La participation à un jardin partagé pourrait alors jouer un rôle dans une forme de transformation de l'individu, allant dans le sens d'une transition écologique et sociale adaptée à ces défis. Ce type d'expérience de bénévolat est souvent porteuse de différentes formes de plaisirs, ce qui selon Vermeersch (2004) serait un signe que les individus y trouvent un lieu de travail identitaire. **Dans quelle mesure la participation à un jardin partagé, à travers les différents plaisirs et éventuels déplaisirs qu'elle offre, peut avoir un impact sur l'identité de ses participants ? De là, cela pourrait-il impacter leurs capacités à prendre part à une forme de transition écologique et sociale ?**

Nous répondrons à ces questions en abordant deux parties distinctes. La première partie de ce travail portera sur divers éléments de littérature scientifiques permettant de donner un cadre à cette problématique et d'y apporter des premières réponses. Nous y aborderons en premier lieu la question des initiatives locales de transition et de leur pouvoir transformateur. Nous décrirons la vision de la transition qu'elles véhiculent, avant de passer en revue leurs limites ainsi que leur potentiel transformateur. Nous préciserons ensuite le cadre de ce travail par un aperçu de ce que la littérature offre au sujet des jardins partagés. En second lieu, nous explorerons plus en avant les effets que ces initiatives peuvent avoir sur les individus en faisant appel à la sociologie de l'engagement bénévole. Après avoir abordé les théories sur les rétributions du bénévolat, nous dépasserons ce cadre d'analyse en mobilisant les approches par l'identité. Nous préciserons la conception d'identité mobilisée et passerons en revue quelques courants sociologiques mobilisant ce concept en rapport avec l'engagement bénévole. Nous retiendrons une théorie particulière, celle de l'étayage identitaire par les plaisirs telle que développée par Stéphanie Vermeersch, et la mettrons en relation avec les littératures sur les jardins partagés et les initiatives de transition afin d'en tirer un cadre d'analyse applicable au terrain d'enquête choisi.

La deuxième partie de ce mémoire traitera de l'étude de cas portant sur le Jardin des Semeurs, un jardin partagé prenant place au sein de l'Université Libre de Bruxelles. Dans cette partie, nous présenterons la méthode appliquée pour effectuer l'enquête de terrain, avant de passer en revue les résultats des entretiens réalisés auprès des membres du projet. Cette partie sera clôturée par une discussion qui remettra en contexte ces résultats et abordera les limites de ce travail.

Partie 1 : Etat de l'art

I. Le pouvoir transformateur des initiatives locales de transition

A. Des initiatives locales de transition comme moteurs de changement ?

1) De quelle transition parle-t-on ?

Le terme de « transition » est beaucoup utilisé aujourd'hui face aux crises climatique et énergétique présentes et à venir, mais il n'a pas le même sens selon les acteurs qui l'emploient. Provenant à la base d'une volonté de transition énergétique, il s'est petit à petit élargi à mesure de son « appropriation militante, puis politique » (Hourcade & Van Neste, 2019, p.6). Un changement à la mesure des enjeux climatiques et énergétiques auxquels nous faisons face demanderait de répondre à une myriade de défis techniques, mais aussi et surtout culturels, politiques et sociétaux. Face à l'immensité de cette tâche et des transformations qu'elle implique, les pouvoirs publics et les entreprises utilisent de plus en plus le terme de transition pour montrer leur volonté de se mobiliser. Mais ils font généralement appel à une vision technologiste des problèmes environnementaux, se contentant de « diminuer les externalités climatiques négatives des modes de production et de consommation actuels, et non les remettre en cause » (*ibid.*, p.8). Ces **approches top-down** semblent donc bien trop éloignées de ce qui devrait être fait pour atteindre de réels objectifs de protection de l'environnement et de d'atténuation des effets du changement climatique à venir.

Mais ce mot s'est également vu approprié par de nombreux **citoyens et citoyennes** concernés par leur avenir et celui de l'environnement dans lequel ils évoluent, afin de nommer leur volonté d'agir pour tendre vers un monde plus juste, plus respectueux de l'environnement et de l'humain. Cette volonté s'est incarnée en une myriade d'initiatives collectives à travers le monde, portant des visages multiples. Multiples par leurs appellations, en français initiatives de transition, locales ou citoyennes, ou en anglais *grassroot initiatives*, *community-based innovations*, ou encore *grassroot innovations*.¹ Multiples par leurs objets et objectifs, qui vont des questions de justice sociale, à celles de l'alimentation, en passant par les transports, l'énergie, l'artisanat ou encore la vie de quartier. Multiples enfin par leurs modes de fonctionnement et leur échelle, allant du collectif de voisinage à l'ONG, avec un but lucratif ou non (Sanna, 2018).

¹ Pour faciliter la lecture et centrer sur une dimension plus spécifique de ces projets, nous utiliserons par la suite les termes d'initiatives locales de transition, initiatives de transition, ou initiatives citoyennes de transition.

Mais malgré ces différences, ces collectifs ont en commun de chercher à « défier le pouvoir en place et créer de nouvelles institutions collectives et des systèmes alimentaires novateurs qui incarnent des relations matérielles plus durables entre les collectivités humaines et le monde naturel qui subvient à leurs besoins » (Schlosberg & Coles, 2019, p.250). Ces initiatives de **changement par le bas** sont pour la plupart intimement liées à une volonté de décroissance, appelant à « une économie du soin, du don et de la convivialité, plutôt qu’une économie de la rareté et du commerce » (Sanna, 2018, p.350).

Ces *initiatives de transition* sont énormément étudiées dans la littérature récente, et ce avec un certain engouement. Cependant, il est nécessaire de prendre conscience des limites qu’elles peuvent présenter.

2) Des initiatives qui présentent un certain nombre de limites

Parmi les critiques qui leur sont adressées, ces initiatives peuvent présenter des risques d’augmenter les **inégalités environnementales** par un certain manque d’inclusivité (Hourcade & Van Neste, 2019). On leur reproche également de soutenir le mythe d’un changement de société principalement causé par des **transformations individuelles** – avec notamment l’essor du « développement personnel » – au détriment d’une construction collective de la société (et donc de la démocratie) (Jonet & Servigne, 2013). Cette injonction à la responsabilité individuelle est fortement critiquée dans la littérature, car les actions individuelles sont souvent reconnues comme inefficaces (Schlosberg & Coles, 2019).

Mais c’est justement en réponse à cette critique que les individus prennent part à des initiatives qui ouvrent la porte à une « institutionnalisation de réponses collectives plus larges » (Schlosberg & Coles, 2019, p.253). C’est donc par l’**insertion dans un collectif** que ces personnes donnent un sens plus fort à leurs actions. Ces initiatives semblent avoir un grand pouvoir de création de liens et de projets concrets, dans une société qui prône l’individualisme et le virtuel (Jonet & Servigne, 2013).

Les initiatives de transition font face à une autre critique récurrente, qui est celle d’une exclusion des sphères traditionnelles politiques. Cet « **apolitisme** » se caractérise par un refus de participer aux processus politiques habituels, mais également par un rejet des relations conflictuelles avec les pouvoirs en place. Ces initiatives auraient une vision trop « utopiste » qui atténuerait la réflexion critique et mènerait à une plus grande acceptation du *statut quo* (Schlosberg & Coles, 2019). Cette critique est notamment tournée vers les initiatives de transition s’inscrivant dans le mouvement initié par Rob Hopkins au Royaume-Uni. Leur grande inclusivité implique un refus quasi systématique du conflit et de positions politiques critiques, laissant ces questions aux organisations sociales militantes (Jonet & Servigne, 2013). Cela pourrait alors invisibiliser les débats autour des conflits sociaux et des logiques de dominations, au risque de rendre impossible leur critique et de laisser la porte ouverte à des dérives politiques peu souhaitables.

Pourtant, ces initiatives peuvent être vues comme des lieux politiques, au sens premier du terme. Elles présentent certes une certaine exclusion de *la* politique dans son sens partisan, mais pas **du**

politique au sens large. Ces mouvements ne remplacent pas les sphères de décision classiques, mais s'y ajoutent, en créant des lieux d'expérimentation de nouvelles formes de gouvernance et de gestion des communs (Dietz & al, 2002). De plus, ils intègrent en général une vision de justice sociale forte, la recherche d'égalité sociale faisant partie intégrante de nombreuses de leurs approches comme la permaculture, les luttes syndicales ou encore le *Black Power* (Jonet & Servigne, 2013 ; Schlosberg & Coles, 2019). Les individus disent y participer pour espérer créer un « monde plus juste » (Hopkins, 2011, cité par Jonet & Servigne, 2013, p.74).

Enfin, une autre limite caractéristique de ces mouvements, et qui découle de la précédente, est celle de leur **vulnérabilité** face aux institutions politiques économiques dominantes qu'elles cherchent à remettre en question ou dépasser (Schlosberg & Coles, 2019, p.268). Pour mieux comprendre cette critique, nous pouvons reprendre les trois formes de mode d'action possibles pour dépasser le modèle capitaliste, tels que théorisés par Erik Olin Wright. Premièrement, la « transformation par rupture » cherche à « détruire l'Etat » en s'y opposant de manière frontale ; deuxièmement, la « transformation symbiotique » implique de « faire avec l'Etat » en collaborant avec les pouvoirs publics ; et enfin, les « transformations interstitielles » visent à « faire sans l'Etat », à créer des projets à sa marge pour innover et explorer des modes de fonctionnement alternatifs. (Lebrun-Paré, 2016, p. 22)

Les initiatives de transition se retrouvent assez clairement dans les deuxième et troisième catégories. Elles se démarquent ainsi du militantisme contestataire, qui est bien plus souvent assimilé à la transformation par rupture. Ceci, doublé d'un manque de moyens financiers et humains, les rend donc extrêmement fragiles, voire dépendantes, face aux pouvoirs décisionnels et économiques auxquels elles font face, les rapports de force étant bien souvent fortement déséquilibrés. Ce défi est de taille, et nombreuses sont celles qui en ont conscience, certaines prenant un tournant plus militant. Mais les forces à l'œuvre restent bien souvent trop accablantes pour faire le poids (Schlosberg & Coles, 2019).

Ainsi limitées dans leurs capacités financières mais aussi d'accès aux institutions, la question se pose alors de la capacité de ces innovations à avoir un impact significatif sur les régimes socio-techniques, pour reprendre les termes des études sur les transitions (Hossain, 2016).

3) Un pouvoir transformatif enthousiasmant mais encore peu mesuré

Ces « laboratoire[s] soci[aux] » ont d'ores et déjà fait leurs preuves, amenant « du lien social, de la convivialité, de la sobriété énergétique, de l'autonomie, de la solidarité, de l'acquisition de nouvelles compétences, de la réappropriation d'anciens savoir-faire, des questionnements salutaires (sur le rôle de la monnaie notamment), une relative déconnexion du mode de vie consumériste, un renforcement des circuits courts, de l'agriculture paysanne et des commerces de proximité, etc. » (Jonet & Servigne, 2013, p.76).

La littérature s'accorde sur l'ampleur de leur potentiel **pouvoir transformatif**, ce qui les rend indispensables pour penser la transition vers un monde plus durable (Hossain, 2016). De très nombreuses

études se sont penchées sur ce phénomène, et ont développé des cadres conceptuels enrichissants pour comprendre ses tenants et aboutissants. Nous citerons par exemple la *multilevel perspective* des études sur les dynamiques de transition des régimes sociotechniques. Elles analysent le rôle des niches qui, en s'accumulant et se multipliant, peuvent être vectrices de transitions à grande échelle (Geels, 2005). À l'image de cette approche, la plupart des études s'affairent à concevoir comment les initiatives de transition peuvent **croître**, que ce soit par leur ampleur géographique ou démographique (« *scaling up* ») ou par leur influence à l'échelle des institutions (« *scaling out* ») (Van Lunenburg & al, 2020). Ce changement d'échelle serait en effet indispensable pour parvenir à une transition d'ampleur vers une société plus durable (Hossain, 2016).

Mais certaines initiatives n'ont pas pour objectif de s'agrandir, seulement de durer dans le temps et de rendre service à la communauté dans laquelle elles s'insèrent (Hossain, 2016). C'est souvent le cas des jardins partagés, qui sont par définition ancrés dans – et délimités par – un terrain et un quartier définis. Leur ampleur est alors limitée, et comme nous le verrons par la suite, la littérature à leur sujet prête peu d'attention à une quelconque ambition d'agrandir leur impact..

Une grande majorité de la littérature s'est penchée sur les **impacts** de ces initiatives à l'échelle des communautés et de la société, avec des approches souvent innovantes. Citons par exemple Forrest & Wiek (2014) qui proposent une méthode pour mesurer leurs impacts économiques à l'échelle de la communauté, ou encore Schlosberg & Coles (2019), qui ont développé la théorie d'un « nouveau matérialisme durable », une approche qui met en avant la manière dont ces initiatives proposent des alternatives aux flux matériels dominants (approvisionnement alimentaire, énergétique ou de produits manufacturés).

Mais bien qu'elles soient évoquées par moments, les **dimensions individuelles** sont relativement peu développées dans cette littérature. En effet, alors que « l'engagement des citoyens est essentiel pour la transition » (Hossain, 2016, p.376), les effets de ces innovations sont rarement présentés d'un point de vue individuel. On retrouve cela chez Igalla & al (2019), qui sondent l'impact des caractéristiques individuelles (comme le *leadership* ou le capital culturel) sur la performance de ces initiatives. Ces études montrent alors l'importance des individus pour une transition réussie, mais ne cherchent pas à répondre à la question des impacts que ces initiatives peuvent avoir sur les individus. Or, si les caractéristiques individuelles sont si importantes, il est crucial de chercher à savoir dans quelle mesure la participation à une initiative citoyenne peut transformer les individus pour amplifier leurs capacités à prendre part activement à un processus de transition écologique.

Afin d'explorer ces questionnements à l'échelle d'un projet précis, nous allons nous pencher sur le cas d'un jardin partagé. Pour sonder les impacts que peut avoir l'engagement dans une telle structure, il est donc nécessaire d'explorer en amont ce que la littérature apporte au sujet de ces initiatives particulières.

B. Le cas des jardins partagés : des lieux multifonctionnels

Les jardins partagés, également nommés potagers collectifs ou jardins collectifs urbains, sont des initiatives de transition qui s'insèrent généralement dans le phénomène plus large de l'**agriculture urbaine**.² Ces lieux, où l'on se retrouve à plusieurs pour cultiver une même parcelle de terre, ont connu un succès grandissant ces vingt dernières années, que ce soit par le nombre d'initiatives ou la demande de participation des citoyens (Pourias & al, 2016). Cela pourrait être dû notamment à la multiplicité des fonctions remplies par ces initiatives. Le concept de multifonctionnalité est beaucoup employé par les théoriciens afin de décrire les fonctions de l'agriculture dépassant la production alimentaire ou textile, comme la protection de l'environnement, la sécurité alimentaire, la production culturelle, etc. (*ibid.*). Plusieurs auteurs ont appliqué ce concept à l'agriculture urbaine, afin de définir les contours et les atouts que représentent ces pratiques. Il est intéressant de noter que la dimension individuelle est beaucoup plus abordée dans cette littérature particulière. On retrouve ainsi les fonctions suivantes :

Production alimentaire

Bien qu'assez peu étudiée dans la littérature, il s'agit selon Pourias & al. (2016) de la dimension la plus importante de ces projets, car elle conditionne la plupart des autres fonctions. Les jardins collectifs urbains peuvent offrir une alimentation de meilleure qualité que la grande distribution, que ce soit par la fraîcheur des aliments, le non-usage de produits phytosanitaires, le choix des variétés, etc. (Duchemin & al, 2010 ; Pourias & al, 2016). Mais ils peuvent également jouer un rôle dans la sécurité alimentaire des villes, notamment pour les publics précarisés (Pourias & al, 2016). Legault (2011) et Duchemin & al. (2010) évoquent également le rôle de ces initiatives dans l'apprentissage de ce que la littérature québécoise nomme l'*écoalimentation*. Il s'agit d'un modèle alimentaire qui permet de repenser les liens entre alimentation, santé, environnement et rapports sociaux, dans le but de faire émerger des modes d'alimentation alternatifs au système agro-alimentaire néo-productiviste (Legault, 2011, p.184).

Aspect social

Cet aspect est le plus développé dans la littérature, car il est la plupart du temps la première raison de création et de participation à de tels projets dans les pays riches³ (Pourias & al, 2016). En effet, ces structures permettent le développement d'une « vie collective et communautaire » (Duchemin & al, 2010, p.7), où l'on accueille un public varié (*ibid.*, Den Hartigh, 2013). Elles offrent un lieu de

² Même si de tels projets existent en milieu rural, nous nous concentrerons ici sur les jardins partagés urbains qui font l'objet d'une littérature spécifique, afin d'être cohérents par rapport au cas d'étude qui se situe en plein cœur de Bruxelles.

³ Les auteurs de cette littérature insistent régulièrement sur les différences avec les pays du Sud global, où les jardins partagés sont également fréquents mais évoluent dans des contextes fort différents. Les fonctions auxquelles ils répondent sont souvent bien plus tournées vers la sécurité alimentaire (Pourias & al, 2016).

socialisation pour les personnes isolées (personnes en situation de précarité, seniors, immigrés récents) (Duchemin & al, 2010), et sont des lieux où se développent des « capacités en relations humaines » (*ibid.*, p.6).

Dimension politique

Cette dimension rejoint la précédente : par leur sentiment d'appartenance à un groupe, les individus y trouvent un apprentissage du politique au sens large du terme (gestion de la cité) (Demailly, 2014), en participant à des « processus politiques reposant sur l'action » (Legault, 2011, p.188).

Education

Pour Legault (2011), il s'agit de la composante centrale de ces projets, structurant pour une large part la création de jardins collectifs. Les potagers collectifs sont des lieux privilégiés d'apprentissages de savoirs et de savoir-faire (Den Hartigh, 2013 ; Duchemin & al, 2010 ; Legault, 2011 ; Pourias & al, 2016). Ils rendent possible une « éducat'ion », un processus d'éducation basé sur l'action et le lieu (Duchemin & al, 2010, p.7). Anne-Marie Legault parle ainsi de l'Education Relative à l'Environnement, qui permet « d'encourager le développement de savoirs, de savoir-faire critiques, et de savoir-être pouvant encourager l'adoption d'un vouloir agir en matière d'éco-alimentation » (Legault, 2011, p.185).

Relations avec le territoire et la ville

Ces projets sont avant tout des lieux, des espaces ancrés dans un territoire. Ils offrent ainsi des opportunités à leurs membres de recréer du lien avec un endroit spécifique, de reprendre racine avec leur environnement direct. Seddon parle ainsi d'un « *sense of place* » (Seddon, 1997, cité par Stocker et Barnet, 1998, p.182), une appropriation personnelle d'un lieu liée à la manière dont on l'utilise, s'y engage et le modifie. A la fois ancrés dans la ville globalisée et en marge de celle-ci, ces lieux « lient entre eux les relations spécifiques, locales, personnelles, avec le système social plus général » (Stocker & Barnet, 1998, p.183).

Ces espaces verts offrent ainsi une « émancipation de la vie urbaine » en permettant aux participants d'échapper aux contraintes de la ville capitaliste (Pourias & al, 2016, p.269). Ils sont également des lieux propices à une réappropriation de l'espace public (Duchemin & al, 2010), donnant la possibilité aux citoyens d'avoir des « impacts sur la ville et le paysage » (Pourias & al, 2016, p.269). Anne-Marie Legault (2011, p.190) parle des jardins collectifs comme des « interstices ou espaces biopolitiques (espaces de résistance au biopouvoir) dans la ville », des lieux hors du temps où peuvent se développer des réflexions critiques sur le fonctionnement des villes capitalistes.

Fonction écologique

Les jardins partagés offrent un contact privilégié avec la nature (Pourias & al, 2016), permettant ainsi à leurs participants de repenser leurs liens avec les non-humains et le sauvage, dont la présence se fait rare dans les villes. Mais de manière plus concrète, ils permettent l'apprentissage de

l'écoalimentation, offrant donc un regard critique sur les modèles agroalimentaires, à l'instar de la permaculture ou l'agroécologie. Bien qu'ils présentent certaines différences sémantiques, ces concepts illustrent une même volonté de repenser des modes de production alimentaire et de traitement des déchets plus respectueux de l'environnement (Den Hartigh, 2013) et de l'humain.

Santé et bien-être

La participation à un potager collectif est également une source d'amélioration de la santé tant physique que mentale. Les participants y trouvent une manière de pratiquer une activité physique ainsi qu'une opportunité pour apprendre à avoir une alimentation de meilleure qualité (Pourias & al, 2016). Quant à la santé mentale ou psychologique, ces lieux offrent la possibilité de prendre le temps, de profiter d'un cadre agréable, calme et isolé. De plus, être en contact de la terre est souvent source de bien-être, d'abandon de soi. Enfin, le fait de prendre soin d'un tel lieu et de pouvoir constater les effets concrets de ses actions peut mener à un certain sens de l'accomplissement (Pourias & al, 2016 ; Legault, 2011).

Loisirs

Ces lieux sont souvent propices à diverses activités conviviales comme des repas, fêtes et pratiques sportives collectives (Den Hartigh, 2013 ; Pourias & al, 2016). Ils ont également la possibilité d'une certaine expression artistique (Den Hartigh, 2013).

Pensée holistique

Cette multiplicité de fonctions amène Legault (2011) à définir ces lieux comme propices à une pensée holistique. En effet, ils offrent une grande variété d'approches à leurs participants. Michel Foucault parle du jardin comme de « la plus petite parcelle du monde et puis la totalité du monde » (Foucault, 1967, cité par Legault, 2011, p.189). C'est un lieu où l'on peut à la fois agir à petite échelle et observer des phénomènes qui se produisent à grande échelle, et qui permet de comprendre les différentes interactions environnement-société qui structurent notre rapport au monde, comme une « allégorie du monde actuel » (Legault, 2011, p.189).

Ainsi, cette littérature permet d'appréhender les différents domaines dans lesquels on peut constater une transformation des individus par la participation à un jardin partagé. Mais la compréhension de ces processus reste limitée, et ne permet pas de cerner précisément quels sont les phénomènes à l'œuvre dans l'engagement de citoyens dans de telles structures. Afin de comprendre exactement les impacts d'une telle expérience sur l'individu, il est intéressant de se tourner vers les théories de l'engagement bénévole, qui ont été étudiées par de nombreux chercheurs en sociologie et psychologie sociale.

II. L'engagement bénévole : des rétributions à l'étayage identitaire

Les théoriciens de l'engagement bénévole ont longtemps cherché à comprendre pourquoi des individus s'engagent, alors qu'ils n'ont en apparence pas de bénéfices tangibles à en tirer. Une des réponses à ces questionnements a été de comprendre ce qu'ils en retirent personnellement, à savoir les rétributions de l'engagement bénévole.

A. Les rétributions de l'engagement bénévole

On trouve de nombreuses manières de théoriser les bénéfices de l'engagement bénévole. La sociologie française des années 1990 s'est approprié le concept d'*incitations sélectives* de Mançur Olson, qui tentait de comprendre pourquoi les individus s'engagent alors que les bénéfices ne sont pas forcément visibles de prime abord. S'est alors développée l'étude des **rétributions de l'engagement**, qui pose la réflexion en termes de ressources individuelles pour expliquer l'engagement bénévole. Parmi ces auteurs, Sainteny (1995) différencie d'une part les rétributions matérielles comme le fait d'accéder à un revenu, un emploi ou encore un statut valorisé socialement, et d'autre part les rétributions immatérielles, qu'il qualifie de « satisfactions psychologiques » (Sainteny, 1995, p.477) et qui englobent « l'obtention d'un bagage culturel, l'acquisition d'un « capital social », un moyen d'intégration sociale ou socio-professionnelle » (*ibid.*, p.484). Il constate que les premières sont très faibles dans les mouvements écologistes, ces derniers attirant surtout par les rétributions immatérielles qu'ils peuvent offrir.

Meier & Stutzer (2008) abondent dans ce sens, en distinguant les récompenses « **extrinsèques** » et « **intrinsèques** ». Dans leur article de 2008, ils cherchent à mesurer si le bénévolat est une activité gratifiante en elle-même. Pour ce faire, ils se basent sur une étude menée à l'échelle de l'Allemagne, cadrant sur les années autour de la réunification en 1989, événement qui a fait disparaître toute une série d'opportunités de bénévolat en Allemagne de l'Est. En analysant le taux d'engagement bénévole en parallèle de l'indicateur de « satisfaction de la vie » des personnes interrogées, ils démontrent un lien de cause à effet entre engagement et bien-être, confirmé par une baisse significative du bien-être en Allemagne de l'Est pour les individus ayant dû arrêter ces activités à la suite de la réunification. Ils observent également que les récompenses intrinsèques sont bien plus citées par les individus que les motivations extrinsèques, et qu'elles sont source d'un bien-être plus important.

L'**approche multidimensionnelle**, telle qu'elle a été théorisée par Löbler & Hahn (2013) et approfondie par Conduit & al. (2019) se concentre sur les rétributions immatérielles, sous forme de ce qu'ils nomment la « *value-in-context* ». Celle-ci désigne les récompenses que les individus tirent de leur participation à des activités au sein d'une organisation de bénévolat. Cette valeur peut prendre trois formes différentes : une valeur liée à l'objet (aimer ce qu'on fait concrètement dans l'organisation, que

ce soit en aidant l'autre, par la mise en pratique ou l'acquisition de compétences), une valeur sociale (aimer les relations sociales qu'on y trouve), et une valeur « tournée vers soi » (accomplissement de soi, bien-être, etc.). Les auteurs distinguent alors cinq formes d'engagement : cognitif, affectif, comportemental, social et spirituel. Ces différents aspects de l'engagement influencent alors la nature et l'intensité des bénéfices que les bénévoles retirent de leurs activités.

Cette approche, bien qu'intéressante pour comprendre ce que les bénévoles trouvent dans leur engagement, est typique de la **visée managériale** que l'on trouve beaucoup dans la littérature sur l'engagement. Comme la plupart des autres approches citées précédemment, elle cherche à comprendre les bénéfices que trouvent les bénévoles afin de déterminer pourquoi ils s'engagent, cela dans un but fonctionnel. En effet, la question qui revient généralement est celle de savoir de quelle manière il serait possible d'agir (pour les organisations, les pouvoirs publics ou les entreprises) pour stimuler l'engagement du public, des membres d'une structure de bénévolat ou d'une entreprise (Sawicki & Siméant, 2009). Dès lors, les interrogations sur le pouvoir transformatif de l'engagement bénévole restent relativement limitées dans ces textes. Dans cette optique, l'approche par les identités semble pouvoir répondre à cette interrogation.

B. L'étayage identitaire dans l'engagement bénévole

1) L'identité : un concept aux multiples facettes

Nous utiliserons ici la notion d'identité telle qu'elle est conceptualisée par les approches que Dubar (1998) nomme « **relationnistes** ». Ces démarches considèrent la construction de l'identité individuelle comme le fruit à la fois d'un processus interne, propre à chaque individu, et d'interactions avec son environnement tout au long de sa vie. Dubar parle ainsi de « dualité du social », en opérant une distinction entre **identité subjective et objective**. L'identité subjective, ou identité « pour soi » (*ibid.*, p.74), est celle que l'on raconte, ce qu'on l'on pense que l'on est ou ce que l'on aimerait être, une « « histoire personnelle » dont le récit actualise des visions du monde et de soi » (*ibid.*, p.73). L'identité objective que Dubar nomme identité « pour autrui » (*ibid.*, p.74), désigne une « « suite de positions » dans un ou plusieurs champs de la pratique sociale » (*ibid.*, p.73), la manière dont l'individu est défini par les autres. Le propre des approches relationnistes est donc de considérer les deux dimensions comme complémentaires l'une à l'autre, s'influçant dans des interactions permanentes.

Cela rejoint la conception de Norbert Elias, qui cherche à « dépasser l'opposition entre l'individu et la société » (Delmotte, 2010). Les individus sont autant dépendants de leurs relations sociales que la société est dépendante des actions de chaque individu en son sein. Cela implique donc qu'il n'existe pas soit un déterminisme social, soit une liberté individuelle, mais que les deux se retrouvent au sein d'un même individu, au travers de ses relations avec son entourage. Elias prône ainsi ambitieusement une sociologie permettant « la prise en compte simultanée des structures institutionnelles et de l'expérience

vécue qu'ont les individus de ces structures » (Elias, 1991a, cité par Dubar, 1998, p.82). Dubar distingue alors deux écoles sociologiques qui ont marqué la littérature.

Tout d'abord, les auteurs éminents de l'Ecole de Chicago comme Howard Becker ou Everett Hughes s'inscrivent dans le courant de l'**interactionnisme symbolique**. Ils analysent les interactions existant entre la manière dont les individus définissent une situation à un moment donné, et les « schèmes culturels (valeurs et attitudes) issus de [leur] socialisation passée » (Dubar, 1998, p.76). Ce courant est également reconnu par son usage de la notion de trajectoires, également désignées sous le terme de carrières sociales par Howard Becker, qui les définit comme suit :

Dans sa dimension objective, une carrière se compose d'une série de statuts et d'emplois clairement définis, de suites typiques de positions, de réalisations, de responsabilités et même d'aventures. Dans sa dimension subjective, une carrière est faite de changements dans la perspective selon laquelle la personne perçoit son existence comme une totalité et interprète la signification de ses diverses caractéristiques et actions, ainsi que tout ce qui lui arrive. Howard Becker, 1985, cité par Fillieule, 2001, p.200.

Dans la continuité de l'approche par les trajectoires s'est développée en France l'**approche longitudinale** ou biographique. Elle consiste en la détermination de différents parcours-types tracés par les individus. Elle fait usage tant de méthodes quantitative que qualitatives, passant notamment par l'analyse compréhensive de récits biographiques. A l'image de l'interactionnisme symbolique, ces démarches cherchent à mettre en relation le vécu subjectif des individus avec l'environnement qui les entoure (Dubar, 1998).

Dans ces deux approches, l'identité est donc perçue comme un **processus en constante évolution**, à travers le temps et les différentes sphères de socialisation. Parmi ces sphères, les structures de bénévolat peuvent être considérées comme des cadres de construction identitaire à part entière (Fillieule, 2001 ; Vermeersch, 2004).

2) Les impacts de l'engagement bénévole sur l'identité : le plaisir comme moteur d'étayage identitaire

Les approches longitudinales ont contribué à la recherche sur la construction identitaire, en étudiant les phénomènes de **carrières militantes**. Olivier Fillieule parle ainsi des « conséquences biographiques de l'engagement » (p.215), en considérant l'engagement dans les associations de lutte contre le SIDA. En procédant à des entretiens autobiographiques, doublés d'une analyse par cohorte (c'est-à-dire par « génération » de militants), Fillieule met en lumière la manière dont la participation à de telles structure a impacté le travail identitaire des militants, en la confrontant à la pluralité de sphères sociales pouvant être en tension avec cette sphère particulière. Cette approche permet donc une vision assez fine et nuancée de ce processus, en la replaçant dans les contextes institutionnels et individuels ; mais elle demande une méthodologie très méticuleuse et exigeante, tant en moyens qu'en temps. Notons

également que l'engagement militant ici étudié est une forme d'engagement bénévole dont la dimension combative peut avoir des répercussions spécifiques sur les individus que nous n'aborderons pas ici.

Une autre démarche plus accessible pour comprendre les impacts identitaires de l'engagement bénévole est l'**approche compréhensive** développée par Stéphanie Vermeersch, qui sera utilisée comme cadre d'analyse de ce présent travail.

La spécificité de chaque type de structure de bénévolat est, selon Vermeersch (2004), beaucoup mise en avant dans la littérature comme un frein pour trouver une théorie généralisante au sujet de l'engagement associatif. C'est ainsi qu'elle propose une approche de l'engagement pouvant dépasser ces différences et y trouver un sens commun, à savoir celle de l'**étayage identitaire**, en relation avec les « processus d'affiliation et de réaffiliation sociales » (Vermeersch, 2004, p.682). En s'appuyant sur une approche relationniste de l'identité individuelle, elle avance le fait que les associations de bénévolat sont des lieux privilégiés de construction de l'identité, en ce qu'ils permettent une forte « insertion au sein de collectifs » (*ibid.*, p.685), et donc une affiliation collective nécessaire à tout processus identitaire. L'affiliation désigne le fait de s'insérer dans un groupe, d'y trouver une place et un rôle qui nourrissent l'identité individuelle. Le terme d'étayage est ici choisi pour signifier la complémentarité de la sphère associative aux sphères plus classiques de socialisation, telles que la famille, l'école ou encore le travail.

La « crise de ces institutions en tant que structures d'identification » (*ibid.*, p.682), doublée d'un mouvement d'individualisation de la société occidentale, amènent un trouble croissant chez les individus. Ils doivent alors donner un sens à leur existence au sein de cette multitude de mondes sociaux, ce qui n'est pas chose facile. Ainsi, le bénévolat « offr[e] à l'individu un cadre collectif renouvelé pour étayer son identité » (*ibid.*, p.683). Or selon Vermeersch, « c'est par la relation aux autres que les individus se forment et se transforment et que l'identité prend sens » (*ibid.*, p.686).

Pour ce qui est des motivations à s'engager, les deux grands axes selon Vermeersch sont l'éthique et le plaisir. L'éthique apporte un cadre moral aux individus pour donner un sens à leur action. Face au processus d'individualisation, les individus sont de plus en plus encouragés à – mais également obligés de – choisir les valeurs auxquelles ils se rattachent pour donner sens à leurs actes, parmi des « répertoires de valeurs » (*ibid.*, p.689) partagés au sein d'un groupe social plus ou moins large. Ainsi, le choix est individuel, mais les valeurs restent ancrées dans un cadre collectif. La littérature sur les *grassroot innovations* confirme l'importance du caractère éthique de l'engagement dans ce genre de structures, qui sont tournées vers la défense de valeurs bien plus que le profit (Hossain, 2016).

L'autre dimension évoquée par les bénévoles lorsqu'ils parlent de leur engagement – et que l'on retiendra davantage ici – est celle du **plaisir**. Vermeersch s'y intéresse tout particulièrement en tant qu'il peut être analysé comme le « résultat de l'engagement, mais aussi la condition et le moteur, en tant qu'il est anticipé et constitutif de l'action même » (Vermeersch, 2004, p.688). Ainsi, l'auteure dégage quatre formes principales que peut prendre ce plaisir : plaisir de l'action, plaisir de la sociabilité, plaisir d'être

utile et plaisir de l'étayage identitaire. Cela se rapproche des différentes formes de *value-in-context* de l'approche multidimensionnelle de Löbler & Hahn (2013), mais son lien avec les processus d'étayage identitaire en fait une démarche particulièrement intéressante. En effet, l'individualisation de la société contemporaine permet d'accroître la « légitimité de l'attention portée à soi-même » (Vermeersch, 2004, p.697) et donc la valorisation du plaisir pour soi. Vermeersch voit alors un lien de cause à effet entre plaisir lié à l'engagement et travail identitaire :

Ainsi, derrière le plaisir éprouvé par l'engagement associatif, l'identité de l'individu est en jeu de façon plus ou moins globale : au minimum, il est le signe que le rapport à soi est engagé dans l'action, le plaisir renvoyant au soi qui l'éprouve et qui s'éprouve dans son autonomie et sa singularité, au maximum il indique que l'engagement constitue un lieu essentiel du processus d'étayage de l'identité. (Vermeersch, 2004, p.699)

L'expérience du plaisir par les individus serait ainsi l'expression du soi qui vit le plaisir, et montre alors que l'on y joue une part de son identité.

Vermeersch voit alors le plaisir comme la résultante d'un « double mouvement », d'une part celui d'une « sortie de soi » (*ibid.*, p.688), qui met « l'individu en relation avec le monde social et avec autrui » (*ibid.*, p.688) et amène à un plaisir de l'action, de la sociabilité et de l'utilité de soi, et d'autre part un « plaisir pour soi » (*ibid.*, p.688), celui de l'étayage identitaire.

Le plaisir de l'**action** réside dans le fait de faire des choses concrètes, de sentir que l'on peut avoir un impact visible et immédiat sur son environnement. Ce plaisir est donc lié à « l'instauration d'une relation entre l'individu et le monde qui l'entoure » (*ibid.*, p.703), une mise en lien du citoyen avec son environnement. Cela met en lumière le « côté surgénérateur de l'engagement, et plus généralement [les] situations dans lesquelles l'action est à elle-même sa propre récompense. » (Sawicki & Siméant, 2009, p.103). Le lien entre action et construction identitaire peut être rapproché du concept de *praxis*, qui implique que les individus, par leurs actions, construisent le monde et se construisent à la fois. Selon Jacques Bres, l'individu, « en produisant ce dont il a besoin, se produit lui-même ce faisant : en transformant le réel, il se transforme. » (Bres, 1989, p.23). Ainsi l'action serait instituante de l'identité même de l'individu : « la question « *Qui es-tu ?* » trouve sa réponse dans : « *Ce que j'ai fait* » » (*ibid.*, p.24). De même, selon Fillieule (2001, p.203), « l'identité [...] s'inscrit dans un processus de formation et de reformation continue dans le temps même de l'action ».

Le plaisir de la **sociabilité** désigne la création de liens, d'abord avec des inconnus – « autrui généralisé » (Vermeersch, 2004, p.703) – puis l'approfondissement de ces liens allant vers des relations d'amitié voire des liens familiaux – « autrui identifié » (*ibid.*, p.703). La participation à un projet de bénévolat permet une certaine forme d'affiliation collective, cruciale pour les êtres humains et pourtant bien compliquée face à l'individualisation croissante de la société. Cela participe donc à la construction du Soi en rapport avec l'Autre.

Vient ensuite le plaisir d'**être utile**, une utilité pour autrui – que ce soit au sein d'un collectif ou envers le public cible de l'association – qui amène une utilité pour soi venant de la reconnaissance des autres et donc de l'insertion dans le monde social.

Enfin, le plaisir de l'**étayage identitaire** réside dans le fait qu'un engagement bénévole peut participer au processus de construction identitaire de l'individu. Plaisir de donner un sens à ses actes, d'être reconnu par autrui en tant qu'individu à part entière, « plaisir d'être soi et de se sentir exister » (*ibid.*, p.688) ou encore « plaisir de celui auquel on donne et qui valorise le soi en tant qu'il est source de plaisir » (*ibid.*, p.688), cette dimension est en quelque sorte la résultante des trois premières. Cela peut expliquer en partie pourquoi il peut être très coûteux de quitter un rôle associatif, qui peut s'apparenter à quitter une part de son identité (Sawicki & Siméant, 2009). En outre, même si cette dimension n'est pas mentionnée explicitement par Vermeersch, nous pouvons supposer que cela peut impacter la manière dont les individus se projettent dans l'avenir, ce qui pourrait amener à modifier leur trajectoire de vie à l'image de ce que décrit Olivier Fillieule (2001).

Cette approche permet de mettre en lumière le caractère transformateur d'un engagement bénévole, et ce au cœur même de ce qu'est l'individu, son identité. A titre personnel, cette théorie m'a beaucoup intéressée par le fait qu'elle prend appui sur un aspect positif de l'expérience des individus, une positivité qui a quelque peu fait défaut dernièrement. Sans tomber dans des travers utopistes ou simplistes, elle offre la possibilité de sonder la complexité de ce qui touche à l'identité des personnes à travers une expérience potentiellement bénéfique pour la société. L'enjeu de ce travail est donc de mettre à l'épreuve la volonté de généralisation de cette théorie par son auteure, en confrontant cette typologie des plaisirs et ses apports en termes d'étayage identitaire au cas précis d'un jardin partagé.

C. L'engagement dans un jardin partagé : quels impacts sur les identités?

La présente partie a vocation de décrire le cadre d'analyse utilisé afin d'appréhender les impacts identitaires de la participation à un jardin partagé. La typologie des plaisirs de l'engagement développée par Vermeersch sera donc ici mise en parallèle avec la littérature sur les initiatives de transition et les jardins partagés, et complétée par des données provenant d'entretiens préliminaires et d'observations personnelles. Nous passerons en revue les éléments qui semblent appuyer la théorie de Vermeersch dans le contexte d'un potager collectif, et qui pourront être vérifiés par la suite au moyen d'une étude de cas.

Plaisir de l'action

La question du plaisir est surtout mise en avant dans les études sur les jardins collectifs, qui mentionnent beaucoup le plaisir de l'action, notamment dans sa dimension éducative (Den Hartigh, 2013 ; Duchemin & al, 2010 ; Legault, 2011 ; Pourias & al, 2016). En effet, pour reprendre le terme de Duchemin & al (2010), l'« édu'ction » paraît être au centre de ces initiatives, l'action permettant d'apprendre de nouveaux savoirs et savoir-faire autour de l'écoalimentation. L'éducation passe donc

pas le *faire*, mais également par la mise en relation avec un lieu, celui du terrain cultivé et celui du quartier dans lequel il s'insère (Stocker & Barnet, 1998 ; Duchemin & al, 2010 ; Legault, 2011).

Le caractère citoyen de la plupart de ces projets mène alors les participants à remettre en question leur rapport à la ville (Pourias & al, 2016) et à la nature (Schlosberg & Coles, 2019). La littérature sur les initiatives de transition appuie également l'importance de l'action comme élément central de tels projets, afin de reprendre en main leur capacité à impacter le monde qui les entoure (Jonet & Servigne, 2013 ; Hossain, 2016).

En participant à un jardin collectif, les citoyens se voient capables d'avoir un impact direct et visible sur leur environnement et leur santé (Legault, 2011). Cela leur permet de comprendre et de repenser les interactions entre humains et non-humains, et ce à différentes échelles. Par l'action et le plaisir qu'ils y prennent, les citoyens acquièrent ainsi une vision holistique des problématiques liées à l'écoalimentation (*ibid.*).

Plaisir de la sociabilité

Selon Stéphanie Vermeersch, la mise en lien est un élément essentiel du plaisir du bénévolat, que ce soit avec un autrui généralisé (inconnu, différent, extérieur) ou, au fur et à mesure de l'insertion dans le collectif, un autrui identifié avec qui se noue des relations amicales voire familiales. Le plaisir de la sociabilité est également très visible dans les deux littératures étudiées. Les relations interpersonnelles et la mise en collectif semblent tout d'abord essentielles afin d'assurer des impacts significatifs des *initiatives de transition* à l'échelle locale ou sociétale (Christens, 2010 ; Schlosberg & Coles, 2019).

Bien que les impacts sur l'individu soient peu mentionnés dans les études sur les initiatives de transition (Christens, 2010), ils semblent plus présents pour les jardins partagés, car la dimension sociale est souvent la raison première de la création de ces structures. Parmi ces impacts, on peut relever l'apprentissage de « capacités en relations humaines » (Duchemin & al, 2010, p.6), que ce soit en termes de gestion du collectif ou de relations avec le public environnant. Ces lieux d'expérimentation du politique peuvent alors participer à l'apprentissage d'une certaine forme de citoyenneté, voire de *leadership* pour les membres ayant le plus de responsabilités.

En outre, ces îlots de nature en ville, ces « espaces biopolitiques » (Legault, 2011, p.190) sont également des lieux de (re)construction de liens affectifs avec les êtres non-humains qui les peuplent (Schlosberg & Coles, 2019).

Plaisir de l'utilité de soi

Concernant le plaisir de l'utilité de soi, il est plus difficile de décerner cette dimension de manière explicite dans la littérature. L'on peut supposer que le public cible auquel s'adresse un jardin partagé comprend le collectif en lui-même ainsi que le public vivant ou fréquentant le lieu et ses alentours. En effet, les jardins partagés ont des impacts positifs sur les communautés locales, qu'ils soient d'ordre

social, culturel ou économique (Duchemin & al, 2010). En y prenant part, les individus peuvent donc se sentir utiles et être gratifiés de cette utilité perçue.

Plaisir de l'étayage identitaire

En trouvant les différentes formes de plaisir telles que décrites ci-dessus, les jardiniers connaîtraient donc un étayage identitaire, qui selon Vermeersch est un plaisir en soi. C'est un plaisir car l'individu se sent reconnu par autrui, au sein du collectif comme à l'extérieur. Cela rejoint donc les plaisirs de la sociabilité et de l'utilité de soi, car les personnes se sentent alors reconnues « à leur juste valeur » et peuvent expérimenter un fort sentiment d'appartenance. En acquérant des savoirs et savoir-faire, ainsi qu'une reconnaissance d'autrui comme membre actif d'un potager collectif, les participants peuvent ainsi se sentir légitimes de prendre des initiatives et de partager leur savoir à autrui, que ce soit au sein du collectif ou non (Pourias & al., 2016).

Le plaisir de l'étayage identitaire est également celui de donner du sens à ses actions, en faisant quelque chose considéré comme utile pour la communauté, l'environnement ou soi-même. On y retrouve donc le plaisir de l'action ainsi que celui d'être utile.

Enfin, une telle expérience peut ouvrir de nouvelles perspectives aux individus. En effet, les entretiens préliminaires semblent aller dans le sens de Fillieule (2001), qui considère l'engagement bénévole comme une expérience impactant les trajectoires de vie. Les membres interrogés semblent décrire une modification dans leurs ambitions futures, et cette dimension a donc été explorée plus en avant dans le cadre de l'enquête de terrain.

Mais aussi déplaisir ?

Cette approche par le plaisir est très éclairante, mais peut paraître quelque peu idéaliste par rapport à la réalité du terrain. En effet, qu'en est-il des potentiels déplaisirs vécus par les bénévoles ?

Que ce soit dans le domaine de la sociologie de l'engagement ou des recherches sur les initiatives de transition et jardins partagés, les aspects négatifs semblent moins présents que leur penchant positif ; or ils sont loin d'être absents dans ces projets. Premièrement, l'engagement bénévole peut être source de lassitude, voire d'épuisement pour certains. L'activité bénévole demande souvent beaucoup d'énergie et de temps aux personnes les plus impliquées, et cela peut parfois se traduire par une forme d'épuisement, voire de *burn out* (Hossain, 2016).

En outre, le sentiment d'injustice peut être assez prégnant dans ce type de structure. Cela se rapporte à la limite des capacités d'action propres aux initiatives de transition telle que décrite par Schlosberg & Coles (2019), qui risquent de voir leur projet compromis par les pouvoirs politiques ou économiques dominants. Comme il sera décrit plus loin, le cas d'étude offre un exemple de ce type de limite, ayant vécu la destruction d'une partie de son terrain par les autorités universitaires.

En troisième lieu, le déplaisir peut émerger des difficultés inhérentes à la vie en collectif. En effet, comme tout regroupement humain, les jardins partagés ne sont pas exempts de conflits internes liés à la gestion du projet ou à des tensions entre individus. Mais outre les conflits, la coordination d'un collectif est une tâche ardue, et les personnes s'y attelant sont rarement formées pour cela (Christens, 2010). Bien que cela puisse être une expérience extrêmement enrichissante, cela peut mener à beaucoup de frustration, voire un abandon dans certains cas.

Ces dimensions négatives ne doivent pas être négligées lorsque l'on s'intéresse à l'expérience de bénévoles, quel que soit le type de structure, car elles en font partie intégrante. Mais alors, quel rôle jouent-elles dans l'étayage identitaire des individus ? Si le lien avec le plaisir est clairement énoncé par Vermeersch, il est ici plus délicat à saisir. Cependant, si « c'est en tombant que l'on apprend à marcher », alors ces expériences pourraient bien prendre une part non négligeable dans la construction identitaire des individus.

Les différents éléments décrits ci-dessous seront alors analysés à l'aide d'entretiens individuels avec des membres du Jardin des Semeurs, afin de comprendre dans quelle mesure ces individus ont pu expérimenter le pouvoir transformateur d'une telle expérience. Nous essayerons de déterminer quels éléments sont les plus importants dans leur vécu, afin de mettre à l'épreuve ou d'étayer la théorie de Vermeersch dans ce cas d'étude spécifique.

Partie 2 : Etude de cas

I. Méthode

A. Terrain d'enquête : le Jardin des Semeurs

1) Le projet

Le Jardin des Semeurs est un potager collectif mêlant des étudiants et employés de l'Université Libre de Bruxelles, et des riverains des alentours du campus du Solbosch. Créé en 2015 à la suite de la destruction d'un bâtiment de l'ULB, ce jardin participatif a été mis sur pieds par un cercle étudiant, Campus en Transition, un collectif inséré ouvertement dans le Réseau des initiatives de Transition initié en 2004 par Rob Hopkins.

Ce projet a été monté dès le départ dans l'optique d'une certaine mixité dans son public. En effet, dans les conditions d'admission de nouveaux membres figuraient deux critères distincts : faire partie de la communauté universitaire, et/ou habiter dans un périmètre proche de l'université. Il compte aujourd'hui une vingtaine de membres actifs, dont environ la moitié de riverains.

Les parcelles potagères ainsi que les autres espaces sont gérés de manière intégralement collective, par des processus de concertation et des moments réguliers de travail en collectif. Bien que le nombre de membres de longue date diminue peu à peu, l'équipe est actuellement plutôt dynamique. La convivialité y est de mise, et des relations sociales proches se sont nouées entre une dizaine de personnes. Les interactions sont détendues et les moments de bavardage sont très fréquents, voire prédominants sur le temps de travail effectif selon les jours.

Par son ancrage au sein même du campus, le Jardin des Semeurs entretient des liens proches avec l'université. En effet, le projet est en occupation précaire sur un terrain appartenant à l'université. Cette dernière a procuré des subsides lors du lancement du projet ainsi que pour la plantation d'une haie pour la biodiversité début 2021. L'université permet également l'accès à de nombreux services comme l'eau courante, l'électricité, l'approvisionnement en bois broyé et autres matériaux liés aux travaux ayant lieu sur le campus, mais aussi une surveillance par le service de sécurité et les services logistiques alloués aux cercles étudiants. En outre, des partenariats se font régulièrement entre le Jardin des Semeurs et des cellules de l'ULB ou d'autres cercles étudiants.

2) Pourquoi ce choix ?

Un terrain qui m'est familier

A titre personnel, je suis membre du Jardin des Semeurs depuis février 2018, et y ai joué un rôle assez important, tel qu'il sera décrit plus loin. Je suis donc très familière avec ce projet et ses membres, ce qui peut à la fois faciliter la récolte des données et demander un certain nombre de précautions méthodologiques.

Un collectif intergénérationnel

Le potager est d'autant plus intéressant dans son impact qu'il comprend des membres de tous âges, et permet donc des apprentissages à plusieurs stades de la vie. Il comprend une partie d'étudiants, entre 18 et 25 ans, ainsi que des riverains travailleurs ou pensionnés, allant de 30 à 73 ans. Ces différences d'âge peuvent être intéressantes car elles offrent une diversité de profils au sein des sujets, qui pourraient avoir un vécu différent au sein du projet en fonction de leur âge.

Des individus fortement engagés

Ce projet fonctionne grâce à l'investissement conséquent en temps et en énergie d'un noyau de cinq à dix individus, en fonction des périodes. Ils y passent une part variable de leur temps libre, allant de deux ou trois jours par mois à plusieurs jours par semaine pour les plus impliqués, à raison de deux à six heures par jour. Ces personnes semblent montrer une grande affection envers le projet et les autres membres, et paraissent y trouver de multiples sources de plaisir. La présente enquête sera ciblée sur ces individus afin d'obtenir des résultats riches et nuancés.

Un historique intéressant

Fin 2019, une partie du terrain a été réquisitionnée par l'université pour y installer des conteneurs aménagés, destinés à accueillir des cercles étudiants. Il se trouve que cette zone avait été laissée délibérément en jachère depuis le début du projet, afin que s'y développe un écosystème de prairie sauvage riche en biodiversité. Un tel événement a pu avoir un impact important sur le vécu des membres, et ses répercussions ont été explorées dans le cadre de l'enquête.

3) Démarche méthodologique

Méthode de récolte des données

Aux vues des considérations de ce mémoire, qui ont trait aux perceptions et interprétations des individus, il est apparu comme évident que la méthode d'enquête la plus pertinente serait de mener des entretiens approfondis avec les individus concernés. En effet, cette méthode est très fréquemment utilisée par les chercheurs en mouvements sociaux afin de « prendre la perspective du sujet » (Silverman, 1993, p. 24 ; cité par della Porta, 2014, p.230). Elle semble particulièrement adaptée pour une démarche phénoménologique visant à découvrir le « sens que les acteurs donnent à leurs actions » et à leur environnement (della Porta, 2014, p.230), ainsi que pour des questions tournant autour de la construction identitaire. Enfin, ce type d'enquête est beaucoup utilisé pour sonder les « micro-dynamiques de l'engagement » (*ibid.*). Tous ces éléments se retrouvent dans la présente recherche, ce qui justifie donc le recours à une telle méthode.

Lors de la phase exploratoire de ce travail, trois entretiens préliminaires ont été réalisés auprès de membres du projet, afin d'éclaircir les pistes de travail à privilégier. En outre, les différents entretiens ont été complétés par des informations provenant d'observations personnelles lors de ma participation au projet.

Le choix a été fait d'opter pour des entretiens semi-directifs, permettant un narratif assez libre tout en s'assurant que les points essentiels de la problématique soient bien traités. La liberté des personnes interrogées leur donne un rôle actif dans l'entretien et les place en position de détenteurs de savoirs, et permet au chercheur de rester ouvert à des pistes inattendues pouvant enrichir ou infléchir le fil de la recherche. Ces entretiens ont été menés dans une approche compréhensive, qui consiste à « considér[er] les individus pour ce qu'ils sont et surtout pour ce qu'ils disent qu'ils sont » pour « analyser et éclairer plus particulièrement le sens subjectif que les acteurs donnent à leur engagement » (Vermeersch, 2004, p.684).

Analyse des données

Les résultats ont été analysés à l'aide d'une analyse par thème, permettant de mettre en lumière les éléments les plus saillants afin de mettre à l'épreuve ou d'étayer la théorie mobilisée. Afin d'assurer

l'anonymité des résultats, il a été demandé aux interviewés de s'attribuer un pseudonyme, qui sera donc utilisé pour les mentionner et citer leurs propos.

Les citations des interviewés sont utilisées afin d'appuyer mes analyses, et sont parfois incluses au sein de mes propos, mêlant la voix des répondants à la mienne. De plus, étant une membre à part entière du projet, des commentaires personnels ont été ajoutés au sein des résultats afin de préciser ou d'étayer certains points. Dans certains cas, l'emploi du « nous » est de mise pour signifier que je m'inclue dans certaines affirmations relevées auprès des interviewés. Les résultats des interviews restent cependant les principales sources d'analyse.

Dix entretiens ont été réalisés auprès de membres du Jardin des Semeurs. Le choix de ces individus a porté sur leur diversité de profils et sur leur forte implication dans le collectif. Merlette, Hyppolite et Lise sont des riverains, Sarah une ancienne étudiante de l'ULB ; tous ont plus de 35 ans. Les autres sujets ont entre 22 et 28 ans. Albert, Edmond, Anne et Iris sont actuellement étudiants en master ou doctorat à l'ULB. Cécile et Michel quant à eux ont quitté le projet il y a respectivement 3 ans et 1 an et demi. Ils ont été tous les deux fortement impliqués dans le projet par le passé durant leurs études à l'ULB. Leurs cas ont été choisis non seulement pour leur engagement important, mais également pour sonder un peu plus en profondeur l'impact qu'a pu avoir leur participation sur leurs trajectoires de vie.

Je souhaitais initialement interroger deux autres personnes ayant quitté le projet afin d'approfondir et nuancer certaines dimensions des résultats, mais cela n'a pas été possible en raison de difficultés liées à la disponibilité des sujets.

Cela a pu être préjudiciable notamment par rapport au point sur les trajectoires de vie, qui n'a pas pu être approfondi comme prévu. Mais outre le manque de sujets, j'ai fait face à la difficulté, en termes de ressources et de moyens, de mesurer de tels impacts. En effet, cela aurait demandé une enquête sur un temps et un échantillon bien plus importants, ainsi qu'une méthode bien spécifique à laquelle je ne suis pas formée.

4) Modalités de mon implication dans le projet

Raisons d'engagement dans ce projet

Mon envie de m'investir dans le Jardin des Semeurs a été tout d'abord motivée par une volonté de (re)découvrir le travail de la terre, que j'avais déjà un peu connu dans le cadre familial durant mon enfance et que je souhaitais expérimenter par moi-même. C'était également une manière pour moi de m'émanciper de la ville qui m'oppressait, de sortir de mes quatre murs de béton et mener une activité en extérieur proche de la nature. De plus, à cette époque, j'étais en pleine découverte des théories sur l'effondrement de la société thermo-industrielle, ce qui a été une source d'anxiété importante, mais également d'envie d'agir concrètement pour construire des solutions face aux crises environnementales et sociétales à venir. Enfin, j'étais à Bruxelles depuis un peu plus d'un an et n'avais pas beaucoup d'amis sur place, c'était donc une occasion de rencontrer d'autres personnes et de m'insérer dans un groupe.

Ma place dans le collectif

Lorsque je suis arrivée dans le projet, le collectif était en difficulté à cause de conflits internes qui avaient eu lieu quelques mois plus tôt. Le projet tournait au ralenti, très peu de personnes se rendaient sur place régulièrement. Je trouvais dommage qu'un si beau lieu ne soit pas entretenu, et donc avec Michel, un autre membre motivé, nous avons commencé à s'y rendre toutes les semaines pour en prendre soin. Au fil des mois, nous avons pris de plus en plus d'initiatives et donc de responsabilités, et lorsqu'il a fallu renouveler les statuts du cercle suite au départ de Cécile, il est apparu comme évident que nous devions prendre les rôles de co-président·es.

Nous avons alors cherché à redynamiser le collectif en organisant divers événements afin de recruter de nouveaux membres. Nos efforts ont payé, et très vite une nouvelle équipe s'est constituée. Nous avons assuré à deux la coordination du collectif en s'occupant de la communication interne, mais également les relations avec l'université et les associations partenaires. J'ai également participé aux activités régulières du collectif liées aux cultures, ainsi qu'aux diverses activités conviviales que nous avons organisées sur place ou en dehors du lieu. Actuellement, j'occupe le poste de secrétaire et participe à la gestion de l'équipe avec Albert, le co-président actuel. J'ai donc joué des rôles multiples dans ce collectif, ce qui implique un certain nombre de répercussions sur le déroulement de l'enquête de terrain.

Répercussions méthodologiques

Tout d'abord, j'entretiens des relations assez proches ou sinon très cordiales avec la plupart des membres, ce qui facilite grandement le contact avec eux. Cette proximité a permis d'encourager des échanges honnêtes et détendus lors des entretiens, et donc des réponses plutôt spontanées aux questions plus personnelles.

A force de les côtoyer, j'ai développé une forte empathie envers les membres, ce qui m'a permis de mieux comprendre leur point de vue et de faciliter les interactions en fonction du caractère de chacun. Cela a également facilité la compréhension et l'interprétation des résultats, utilisant ma connaissance des personnes pour éclairer ou compléter certains points abordés en entretiens.

Enfin, aux vues de ma place dans le projet, je parle ici en connaissance de cause et mon vécu m'a permis de m'orienter dans les différentes pistes de réflexions, et a offert un point de départ intéressant pour répondre à ma problématique.

Enfin, que ce soit par ses côtés positifs ou négatifs, cette expérience m'a fait grandir. Son impact sur mon identité est indéniable et recouvre de nombreux aspects de ma vie. Malgré les particularités de mon vécu, l'on y retrouve en grande partie les éléments constitutifs du cadre d'analyse tiré de la thèse de Stéphanie Vermeersch. L'intérêt de l'enquête par entretiens a donc été pour moi de déterminer dans quelle mesure on peut retrouver des éléments similaires chez les autres membres du collectif, dans des formes et des intensités différentes.

B. Grille d'analyse

Les entretiens ont été réalisés à l'aune d'une grille d'analyse détaillée reprenant les différents éléments relevant de l'état de l'art, et notamment la dernière partie qui croise la littérature sur les initiatives de transition et les jardins partagés avec les différents types de plaisirs de l'engagement décrits par Stéphanie Vermeersch. Les différentes dimensions qu'elle recouvre ont été mises sous forme de schémas, disponibles en Annexe 1. Cette grille d'analyse a été établie dans le but d'explorer dans quelle mesure la participation à un jardin partagé, à travers les différents plaisirs et éventuels déplaisirs qu'elle offre, peut avoir un impact sur l'identité de ses participants. Les résultats à cette questions permettraient ainsi de répondre à une seconde question, portant sur la possibilité que cette expérience puisse impacter les capacités des individus à prendre part à une forme de transition écologique et sociale.

Dans cette grille se trouve en premier lieu les modalités du plaisir de l'action, en tant que *praxis* transformatrice. Ce plaisir contient donc la notion d'« **éduc'action** », un apprentissage lié à l'action et à un lieu. Ce dernier est également abordé car selon Vermeersch, l'action permet la **mise en lien avec son environnement**, ici un lieu particulier qui permet une modification du **rapport à la ville** et à la **nature**. Enfin, l'action permet d'avoir un impact direct et concret sur cet environnement, que ce soit sur le lieu, le collectif ou la santé des participants ; ce qui peut être source d'un important plaisir.

On retrouve ensuite le plaisir de la sociabilité, d'un côté avec **autrui généralisé**, qui correspond dans ce cas aux nouveaux membres ou au public fréquentant le lieu, et d'un autre côté avec **autrui identifié**, à savoir les autres membres. Entre le généralisé et l'identifié se trouve une autre forme de sociabilité, celle avec les **êtres non-humains** qui peuplent le lieu.

La troisième partie concerne l'utilité de soi, tout d'abord **pour autrui**, que ce soit le collectif en lui-même, le public fréquentant le lieu ou encore l'environnement dans son sens large. Cela renvoie à une utilité **pour soi**, qui valorise l'individu en tant qu'acteur capable d'avoir un impact positif autour de lui.

Se trouve ensuite le plaisir de l'étayage identitaire, qui englobe les autres plaisirs, et se décline en trois dimensions : la **reconnaissance de soi** par autrui, le **sens donné à ses actions** ainsi que la **projection dans l'avenir** des participants.

Enfin, la grille d'analyse se clôture par une partie sur les déplaisirs, moins détaillée car peu décrite dans la littérature. Elle vise à explorer les difficultés inhérentes à la **vie en collectif** et sa gestion, les risques d'**épuisement** ou de **lassitude** liés à l'engagement dans cette structure, ainsi que le sentiment d'**injustice** qui pourrait être perçu par les individus face au public et aux autorités universitaires.

Les résultats des entretiens ont alors été confrontés à cette grille d'analyse, ce qui a permis de la compléter et de la modifier, notamment par l'ajout d'une nouvelle catégorie de plaisir. Cette grille cherche à rendre compte de la diversité des aspects d'une telle expérience pour les individus. Cela a impliqué un découpage des résultats menant parfois à reprendre certains thèmes et sous-thèmes dans plusieurs parties, car ils étaient pertinents à l'égard de plusieurs formes de plaisirs.

II. Résultats

Dans cette partie, nous aborderons les résultats de l'enquête par entretiens en rapport avec la grille d'analyse développée ci-dessus.

Des dix entretiens réalisés, le plaisir est ressorti comme élément central de l'engagement des individus. Il a plusieurs fois été mentionné comme étant une condition indispensable à leur participation au long terme : « le plaisir c'est ce qui a fait que j'ai continué à y aller » (Iris), « le plaisir est super important parce que si y'en a pas, tu viens pas quoi. » (Sarah). Mais sous ses nombreuses dimensions, il s'est également avéré être une force transformatrice à des niveaux variables et dans différentes facettes de l'identité en fonction des individus, de leur vécu au sein et en dehors du projet, ainsi que de leur personnalité. Nous présenterons ci-dessous les points saillants de ces résultats, avant de les mettre en perspective avec la littérature et le contexte de l'enquête.

Dès le début des entretiens est apparue de manière frappante une forme de plaisir qui n'a pas été abordée par Stéphanie Vermeersch dans son article. En effet, l'apprentissage est ressorti comme l'un des plaisirs les plus importants et une raison d'être majeure du projet, au même niveau que l'aspect social. Même s'il était abordé dans la grille du plaisir de l'action sous la forme de l'« éduc'action », son caractère central dans les discours des interviewés – et dépassant la simple action – a appuyé la nécessité de lui conférer une partie distincte.

Nous aborderons ainsi six parties, traitant respectivement du plaisir de l'action, puis de celui de la sociabilité, de l'apprentissage, de l'utilité de soi, de l'étayage identitaire, et enfin les différentes formes de déplaisirs qu'ont pu expérimenter les membres du collectif.

A. Plaisir de l'action : faire ici, faire ensemble

Le Jardin des Semeurs semble être un projet tout à fait propice à la mise en lien avec son environnement, ainsi qu'à la mise en action collective, ouvrant des réflexions sur son rapport à la ville et à la nature.

1) Mise en lien avec son environnement

Pour commencer, le lien des membres avec ce lieu revêt de multiples facettes. Un lien tout d'abord **affectif** et intime, où l'on se sent chez soi : « c'est un peu le jardin que j'ai pas, [...] mon jardin secret » (Anne) ; « je suis chez moi, je me sens bien, c'est mon havre de paix. » (Merlette). C'est un lieu considéré comme important et apprécié pour le simple fait d'exister : pour Lise « c'est un plaisir qui est plus global, de se dire, 'ce lieu existe' » ; pour Iris « c'est un peu un truc précieux pour lequel je dois avoir du respect ». Un lieu que, comme on le verra plus loin, l'on est prêt à défendre pour ne pas le voir disparaître.

C'est également « un lieu **humain** » (Sarah), où l'on vient pour être en relation avec autrui et où prône le collectif avant l'individuel. Lise défend cette conception du lieu comme un commun qui exclue la propriété individuelle, en affirmant qu'elle s'y sent bien mais ne souhaite absolument pas se l'approprier. Cet endroit est également considéré par certains comme un lieu d'expérimentation plus libre qu'ailleurs, un lieu d'expression de soi, comme le témoigne Albert : « chez moi, y'a beaucoup de choses qui sont déjà restreintes par papa et maman, là ce serait plus un endroit où je pourrais laisser libre à mon imagination ».

Il répond enfin à un besoin **d'ancrage** dans son territoire proche : « il y a un lien de proximité avec l'environnement dans lequel je vis » (Hyppolite) ; « moi j'ai besoin d'être attachée à un endroit, et à un endroit qui est pas en béton, tu vois. J'ai envie de ressentir une intimité avec un endroit particulier » (Sarah). Cette relation au territoire devient donc plus intime que ce que propose la ville en temps normal.

2) Rapport à la ville

Ce « havre de nature et de paix [...] au milieu d'un environnement urbanisé » (Edmond) offre ainsi un espace hors du temps et de la ville. Il permet alors à certains de repenser son rapport à la ville. A ce sujet, deux dynamiques distinctes apparaissent. D'une part, certains membres expriment une volonté de vouloir **vivre la ville autrement**, de réfléchir à comment la changer, notamment en encourageant les initiatives similaires à celle-ci ou les espaces verts favorisant la biodiversité.

D'autre part, près de la moitié des interviewés montrent une envie de **quitter la ville** et d'aller vivre en campagne, que ce soit à court ou long terme, de manière permanente ou non. Cette volonté n'est en générale pas due uniquement à leur seule participation au projet, mais la mise en lien avec le terrain du potager a sans équivoque participé à la renforcer. Ce lieu représente pour certains, moi y compris, un aperçu de la vie à la campagne, nous donnant envie d'aller plus loin dans la démarche. Il peut être vu comme « une bouée de sauvetage, ou une bouffée d'air » (Sarah) rendant supportable la vie urbaine, mais insuffisant au long terme. Ainsi, Sarah affirme : « vivre en ville et avoir un potager ça me suffit pas. J'ai besoin d'une relation plus présente. Quand t'es au potager, y'a pas les odeurs de la campagne, t'es toujours dans les odeurs de la ville. » On voit ainsi que la question de la mise en lien avec son environnement, et notamment la ville, soulève presque mécaniquement la question du rapport à la nature.

3) Rapport à la nature

Comme nous le verrons plus loin, ce lieu offre aux individus une **proximité** avec le monde vivant, fortement mis à l'écart dans les villes : « pour moi c'est la reconnexion avec, je sais même pas comment l'appeler, mais avec la 'nature', le vivant et tout, et pour ça ce qu'on fait au potager c'est clair que ça va dans ce sens-là quoi. » (Sarah). Cela a ainsi offert un nouveau point de vue à certains sur les rapports entre **domestique et sauvage**, notamment grâce à la zone de biodiversité, sa destruction et son réaménagement en haies. En effet, le projet offre la possibilité d'explorer les différentes manières de cultiver des plantes domestiquées et sélectionnées par l'humain dans l'optique de produire de la

nourriture. Mais il est également un lieu où l'on peut observer les plantes et animaux sauvages dans leur environnement, apprendre à connaître leurs fonctionnements, leurs rôles et les stratégies pour favoriser leur présence. Ces deux dynamiques peuvent être parfois contradictoires, l'une relevant d'un contrôle régulier, l'autre d'une non-intervention ciblée. Le fait qu'elles soient toutes les deux présentes dans le projet ouvre pour certains la porte à des réflexions sur les interactions qui se jouent entre elles, et notamment les services écosystémiques joués par la biodiversité comme par exemple la pollinisation des plantes fruitières, ou encore la protection contre les maladies et parasites en tout genre.

La participation au projet a tantôt renforcé les convictions, tantôt offert une prise de conscience quant à l'importance du vivant, mais aussi sa complexité, et par là, sa fragilité et un besoin vital de le protéger.

4) Impact sur son environnement

Cette mise en lien avec son environnement est d'autant plus forte que les membres ont la possibilité d'y avoir un **impact visible, concret, et positif**. Cela représente un réel plaisir, notamment par le fait de pouvoir observer le fruit de son travail, ou de l'anticiper : « dans ma tête j'ai cette idée que un jour j'vais venir et cette haie va être déployée quoi. Et ça j'pourrais dire 'ok, fin c'est pas le fruit *que* de mon travail, mais j'ai quand-même l'impression d'avoir été un moteur quoi » (Sarah). Plaisir d'avoir un impact sur le lieu, mais également sur le collectif, comme Albert et moi-même, qui sommes satisfaits des changements que nous avons pu apporter dans la structure du projet, qui seront probablement bénéfiques pour sa pérennité.

En ressort souvent l'expression d'une **fiereté** non dissimulée : « j'étais heureux, j'étais fier de moi-même. » (Michel, après avoir mangé des tomates qu'il avait faites pousser). Mais la fiereté est surtout celle d'avoir fait *ensemble* et d'avoir pu constater la force du collectif à l'œuvre :

J'ai commencé à être vraiment fière de ce qu'on faisait. Parce que c'était incroyable, on était beaucoup, mais quand-même en 2 semaines on a monté une cabane de rien (rire). De rien ! Il grêlait le jour où on a nivelé le sol (rire). Tu sais on était des dieux, à mes yeux on était devenus vraiment merveilleux et c'était juste parfait ce qu'on faisait. (Cécile)

On voit ici que l'action collective peut offrir une expérience enivrante lorsque l'on constate l'ampleur de ce qui peut être réalisé à plusieurs.

5) L'action comme plaisir et praxis

Au-delà de constater son propre impact, c'est aussi le plaisir de l'action en elle-même qui ressort le plus, notamment celui de mettre les mains dans la terre. Ce plaisir est parfois celui de faire soi-même, mais à nouveau, souvent pour se rendre compte qu'il est bien mieux de **faire ensemble**. Outre l'efficacité au travail, faire ensemble apparaît comme un plaisir en soi : « j'aime bien être sur ma petite parcelle à faire mon petit bazar, les mains dans la terre ; mais avec d'autres, avec d'autres autour de moi » (Lise) –

mais aussi comme une motivation centrale à la participation : « si j'étais seul, je l'aurais pas fait. » (Michel).

En outre, la notion de *praxis* en tant qu'action transformatrice est également ressortie dans les paroles de certains membres. Transformation du monde, par l'action collective : « pour le changement, pour qu'il se fasse, il faut que beaucoup de gens se motivent, et il faut le faire ensemble, vraiment qu'on sente qu'on le fait ensemble. Sinon ça marchera pas. » (Michel) – mais aussi transformation de soi : « le faire toi-même, même si c'est à une petite échelle, ça a pas pour moi le même impact personnel [...], l'impact est énorme en fait personnellement, pour moi. » (Sarah). Pour ma part, le fait de *faire* m'a permis d'apaiser mes angoisses liées aux théories de l'effondrement de la société thermo-industrielle. En effet, cela m'a permis de sortir du sentiment d'impuissance que l'on peut ressentir parfois en tant que citoyen isolé, et de sentir que je pouvais jouer un rôle, avoir un impact à mon échelle.

Qu'elle soit collective ou individuelle, la mise en action s'apparente donc à un levier de changement du monde et de soi particulièrement efficace. L'aspect collectif de l'action est néanmoins beaucoup mis en avant par les participants, et cela peut s'expliquer en grande partie par un autre plaisir tout aussi central, celui de la sociabilité.

B. Plaisir de la sociabilité : être en lien avec l'Autre

1) Autrui généralisé

En premier lieu, le plaisir social provient de la **rencontre de nouvelles personnes** lors de l'arrivée dans le projet, ce qui répond à un besoin de nouveauté ou d'intégration dans le cas des arrivants étrangers. Pour certains, la participation au projet leur a également permis de s'insérer dans un réseau plus large d'initiatives de transition écologique au sens large, que ce soit à l'échelle de l'université ou de la Région Bruxelloise.

De plus, l'engagement a permis des interactions avec le **public** fréquentant le lieu. Bien qu'il ne soit pas nombreux, ce public représente pour les membres les plus présents des opportunités de rencontres ainsi que de partage de savoirs et d'expériences. Certains ont exprimé l'importance de prendre soin de ces relations pour donner une bonne image du projet. Mais les membres relatent aussi des expériences plus négatives liées au manque de respect envers le lieu, un point qui sera développé dans la partie sur les déplaisirs.

Enfin, les membres habitués sont amenés à établir des liens avec des **nouveaux membres**, qui sont souvent des étudiants plus jeunes. Ils prennent alors une position de mentorat et de transmission de leur savoir, un point qui sera détaillé dans la partie suivante. Ils apprécient également ces relations en tant qu'opportunités de découvrir de nouvelles personnes. En outre, certains mentionnent une vision plus utilitariste de ces relations, liée à la nécessité d'alimenter le projet en nouveaux étudiants afin d'assurer la pérennité du projet.

2) Autrui identifié

Les interviewés connaissent des liens de nature variable avec les autres membres habitués. Si certains liens restent **fonctionnels**, comme des liens de travail comparable à des « collègues » (Michel), beaucoup mentionnent la formation de relations **amicales**. Ces relations sont d'intensités variables, mais certains décrivent des liens très forts, « plus sincères, plus vrais qu'ailleurs » (Cécile). Ainsi des amitiés solides et durables se sont développées, une partie des membres se voyant fréquemment en dehors du projet. Pour certains, ce lieu a offert une possibilité de compenser un manque de sociabilité dans leurs autres sphères sociales. C'est le cas des membres étrangers, comme moi qui suis française, mais également de Merlette, qui est pensionnée et éprouve certaines difficultés à maintenir des moments de sociabilité réguliers, d'autant plus depuis la crise sanitaire. Le potager a également vu naître des liens **familiaux**, que ce soient des couples ou des liens intergénérationnels. J'y ai pour ma part noué des liens très intenses avec certaines personnes, allant d'amis proches à une grand-mère de cœur, et y ai même trouvé un compagnon. Merlette exprime elle aussi ces liens amicaux et familiaux qu'elle a noués avec les autres membres plus jeunes :

Étant donné que je suis la plus âgée, vous êtes un peu mes petits-enfants, oui, vous avez l'âge de mes petits-enfants, et y'en a qui pourraient être mes enfants. [...] J'ai envie de vous prendre sous mon aile, mais positivement, de vous protéger. [...] C'est l'âge hein. (Merlette)

Outre l'aspect familial, cette **intergénérationnalité** offre une diversité de profils, complétée par les origines variées des membres. Cette richesse est beaucoup mise en avant et appréciée par les interviewés, notamment pour les étudiants qui y trouvent une forme d'ouverture à d'autres sphères que celles qu'ils fréquentent habituellement :

Ce que ça m'a apporté c'est le côté intergénérationnel qui manque beaucoup quand on est étudiant et qu'on habite dans un appart' étudiant avec d'autres étudiants, qu'on fait des soirées qu'avec des étudiants et qu'on va en cours normalement qu'avec des étudiants, [...] et on se rend pas compte que autour bah tout le monde est hyper différent en fait. Et donc je pense que c'est ça aussi que j'ai beaucoup apprécié et que je recherchais aussi, [...] c'est hyper éclectique, et du coup bah ça apprend un peu plus à vivre avec l'autre [...] ça remet un peu toutes les choses en perspective, et c'est ultra chouette. (Anne)

On voit ainsi que le passage de l'autre généralisé à l'autre identifié s'est fait par la création de liens forts entre les bénévoles, mais ce changement a également pu s'observer, dans une certaine mesure, à l'égard des êtres non-humains qui peuplent le lieu.

3) Êtres non-humains

Si toutes les personnes interrogées ont affirmé être déjà sensibles au monde vivant avant leur engagement, la fréquentation du lieu et les interactions avec les êtres non-humains qu'il abrite a eu un impact sur certains membres par rapport à la relation qu'ils entretiennent avec eux. Pour certains, cela s'est traduit par une meilleure **acceptation** de certains êtres peu valorisés dans l'imaginaire collectif, comme les araignées, les vers de terre ou les insectes en général. Dans mon cas par exemple, cela m'a

permis de dépasser une forte arachnophobie qui était présente depuis mon enfance, jusqu'à favoriser et protéger la présence d'araignées dans mon lieu de vie. Ce processus d'acceptation de ces êtres a été amplifié par la compréhension de leur importance dans un écosystème, notamment pour la vie du sol, la régulation de la biodiversité ou la pollinisation.

Pour d'autres, cela les a menés à développer une **empathie** plus forte, voire des formes de complicité ou d'intimité avec ces êtres, notamment avec les vers de terre, beaucoup mentionnés dans les entretiens, ainsi que les oiseaux:

Je savais intellectuellement qu'on était liés, mais ouais là maintenant on peut dire 'le rouge gorge qui vient tout le temps près du compost'. C'est lui – ou elle, je ne sais pas. Mais voilà, [...] j'ai déjà vu le rouge-gorge me regarder et donc j'ai l'impression que j'ai une relation avec ce rouge-gorge. Et je crois qu'on est plusieurs à avoir une relation avec lui. (Sarah)

Sarah décrit ici un passage **du générique à l'individu**, du généralisé à l'identifié. Et de poursuivre :

Souvent y'a des mots tu vois c'est 'la nature', 'la végétation', et 'c'est vert, c'est bien' [...], 'ohh on est bien ici hein' et puis tu vois juste un truc vert et puis t'entends des chants d'oiseaux mais tu sais pas ce que c'est, et dès que tu vois un truc tu dis 'ouais c'est une abeille' et tu sais pas qu'il ya 20 sortes d'abeilles en fait quoi. Donc ouais pour moi c'est vraiment sortir de ce flou et de passer vers le passage d'individus en fait spécifiques ; le rouge-gorge en étant un. Parce que je reconnais les habitudes qu'il a. Et il vit 2-3 ans donc bientôt il sera plus là. (Sarah)

C'est ainsi qu'en étant en contact avec des êtres vivants non-humains, l'on apprend à connaître et à comprendre leur diversité mais également leurs spécificités, en passant d'une nature générale à des noms d'espèces, puis à des individus avec lesquels on interagit et qui ont des attributs et des comportements bien à eux.

Ainsi, cette découverte de l'Autre, qu'il soit différent par son âge, son origine ou son espèce, offre la possibilité de développer un savoir critique et plus intime du monde qui nous entoure. Cela nous amène à une autre notion centrale à l'expérience des bénévoles interrogés, celle de l'apprentissage.

C. Plaisir de l'apprentissage : découvrir, grandir et transmettre

1) Plaisir de la découverte

La participation au projet a été décrite par une grande partie des membres interrogés comme une opportunité d'assouvir sa **curiosité**, et d'avoir le plaisir de d'expérimenter et de découvrir de nouvelles choses, comme le témoigne Iris : « je crois les moments qui me plaisent le plus c'est quand je fais un truc que j'ai jamais fait avant ». Ce plaisir de la découverte apparaît tant comme une raison de venir qu'une motivation s'investir sur le long terme. Et les opportunités de découverte ne sont pas rares, car le projet offre une gamme d'apprentissages variés ainsi que des manières multiples de s'approprier de nouveaux savoirs.

2) Des apprentissages variés...

Techniques, pratiques et théoriques

Les apprentissages sont tout d'abord d'ordre **technique**. Sans surprise, tous les interviewés affirment avoir développé des connaissances en agriculture, ce qui est cohérent avec l'objet central du projet. Mais ce n'est de loin pas le seul apport de cette expérience, comme le dit justement Cécile : « les enseignements de vie que le projet m'a donné sont plus que les enseignements sur comment faire pousser un plant de basilique » (Cécile). Une partie a également acquis des compétences en bricolage et construction, en fabriquant ou réparant les diverses pièces de mobilier du lieu. Cela a été particulièrement souligné par Iris, qui est satisfaite de pouvoir pratiquer dans ce domaine traditionnellement réservé aux hommes : « c'était vraiment cool parce que j'ai jamais fait ça, à la maison c'est toujours mon père qui fait ce genre de truc quoi. Donc là c'était cool de voir que je pouvais aussi le faire ».

Les membres ont alors pu acquérir des connaissances tant **pratiques** que **théoriques**. S'ils connaissent tous désormais les gestes de base pour mener une culture potagère d'un bout à l'autre, l'expérimentation sur le terrain a permis à certains d'apprendre à appliquer une forme de méthode scientifique afin de comprendre comment se répercutent leurs actions sur le milieu, qu'il soit cultivé ou non, et ainsi d'adapter les méthodes en fonction des résultats. Ils ont alors développé un savoir pratique sur les manières de cultiver et de gérer un espace de biodiversité. Mais comme on l'a vu avec le témoignage de Sarah dans la partie précédente, il s'agit également pour certains d'un savoir critique sur le monde de l'agroalimentaire ou des problématiques environnementales plus larges. Plusieurs interviewés ainsi que moi-même considérons que pratiquer permet de se rendre compte de la difficulté de produire la nourriture, et ouvre ainsi la porte à une compréhension plus fine et plus intime de la production alimentaire et de ses enjeux. De manière plus large, ces apprentissages concernent également le monde vivant qui nous entoure, et nous mènent à nous intéresser à des domaines tels que l'ornithologie, la botanique, l'entomologie ou encore la pédologie.

Humains et relationnels

Un autre versant des apprentissages acquis par les participants au projet concerne les aspects humains et relationnels. Tout d'abord, la **vie en collectif** est beaucoup revenue dans les paroles des bénévoles comme étant source de découverte et de réflexions. Pour la moitié des interviewés ainsi que moi-même, il s'agissait de notre première expérience de participation à un projet collectif. Et pour une grande majorité, cette expérience a permis d'en apprendre beaucoup sur la manière dont fonctionne un collectif, sur les bénéfices et les difficultés que cela implique. C'est ainsi que Lise souligne : « pour moi c'est vraiment une expérience le collectif. Pour moi c'est là où j'apprends vraiment des choses, et où je dois apprendre des choses ».

De plus, le Jardin des Semeurs a hérité de la vision de Campus en Transition, qui menait une réelle réflexion sur la hiérarchie que l'on trouve traditionnellement dans les cercles étudiants et autres associations. Le cercle avait remplacé le système président / vice-président par une co-présidence mixte, et souhaitait tendre vers un mode de gestion où chaque membre a le même poids dans les processus décisionnels. Ces aspects se retrouvent encore aujourd'hui dans la structure du Jardin des Semeurs, et plusieurs personnes ont mis en avant ces mesures innovantes à leurs yeux, notamment Iris pour qui cela a mené à des réflexions plus larges sur la manière dont s'organise la société :

Ça a déconstruit un peu les codes que j'ai appris quoi. Parce que dans n'importe quel cercle social, que ce soit à l'université, que ce soit dans une activité extrascolaire – genre quand j'allais à la danse bah j'ai mon prof, j'ai les autres danseuses et le prof décide de tout, et c'est comme ça ; dans ma famille ça va être papa maman qui ont chacun leur rôle – fin tout le monde a tout le temps des rôles, et ici bah on a décidé de quels rôles on allait avoir quoi. (Iris)

C'est ici le **politique**, au sens large, que les membres ont pu découvrir et s'approprier au fur et à mesure de leur participation, apprenant la vie en groupe et les différentes manières dont elle peut s'organiser. Cet apprentissage a été encore plus fort chez les membres ayant pris beaucoup de responsabilités en termes de gestion du projet. Pour les trois interviewés étant actuellement ou anciennement co-président(e)s ainsi que moi-même, cette expérience a été très instructive en matière de gestion de groupe, de communication, de coordination, d'administratif, etc. Pour Michel, Cécile et moi, cela a été une réelle découverte de ce qu'est mener un collectif, et pour ma part cela m'a appris énormément sur mes capacités de *leadership*.

C'est ainsi qu'en participant à ce projet, une partie d'entre nous a appris à **se connaître soi-même**. Tout d'abord, cela a permis à Lise, Sarah et Michel d'apprendre sur leur rapport au collectif, et notamment les difficultés que cela leur pose par rapport à leur personnalité. En effet, la collectivité constitue pour eux un effort étant donné leur caractère plutôt indépendant, et cette expérience leur a permis de s'en rendre compte et d'essayer de comprendre pourquoi.

Je suis quelqu'un de très autonome, très indépendant ; j'ai pas facile à fonctionner en groupe, j'aimerais bien, mais j'ai pas facile. [...] Et donc je me suis rendu compte, en voyant fonctionner d'autres personnes dans ce potager et en essayant d'être là, de mes failles.[...] Ça m'a appris à me connaître. (Lise)

En outre, certains ont appris à mieux connaître leurs centres d'intérêts ou leurs besoins :

Ça m'a vraiment permis de prendre conscience que j'ai vraiment un intérêt pour le monde qui est pas horticole quoi, je sais même pas comment l'appeler. Ça m'intéresse pas de faire pousser des patates tout ça. Ça a vraiment joué un rôle là-dedans, ça c'est clair. (Sarah)

Pour d'autres, cela a été une occasion de découvrir de nouvelles facettes de sa personnalité. C'est le cas en particulier pour Michel, Cécile et moi, qui avons été fort impliqués dans le projet pendant nos premières années d'université, des années charnières dans la construction de l'identité et l'apprentissage

de soi. Ces apprentissages se sont faits en rapport avec **l'Autre**, un rapport qui permet d'en savoir plus sur soi-même ainsi que sur l'altérité qui nous entoure et la manière dont on interagit avec :

Moi, plus âgée, je rencontrais des jeunes d'une autre façon, travailler, et essayer – vu que moi je suis une femme un peu rigide – j'ai découvert d'autres façons d'être, de travailler ensemble, avec des jeunes, avec l'ouverture. (Merlette)

On voit ici apparaître qu'un travail identitaire est à l'œuvre dans l'engagement des individus, par le fait qu'ils apprennent à se connaître et mènent un travail sur soi afin de dépasser leurs limites. Ce point sera approfondi dans la partie sur le plaisir de l'étayage identitaire.

Pensée holistique

Ainsi, cette expérience a offert une diversité d'apprentissages, tant techniques qu'humains. On retrouve cette diversité dans les paroles de Merlette, qui insiste sur le fait que ce lieu offre une pluridisciplinarité particulière, ce qui fait écho à la **pensée holistique** décrite par Legault (2011). Plusieurs membres ont ainsi parlé du lien qu'ils avaient pu faire entre ce qui se passe dans ce petit lieu et des problématiques plus larges comme la gestion des villes, la production alimentaire, l'utilisation des sols, la gestion de la biodiversité ou encore les questionnements liés à la gestion des communs.

3) ... Et des méthodes d'apprentissage multiples

Toutes ces connaissances ont été acquises de différentes manières. **L'action** a été très souvent mentionnée par les interviewés, et notamment le fait de faire ensemble ; ce qui rejoint l'idée d'« éducat'ion » de Duchemin & al. (2010). Cette action est présentée par certains comme complémentaire à des **connaissances théoriques** acquises par ailleurs, que ce soit par des recherches personnelles ou des études : « y'a beaucoup de trucs que je savais sur papier, et c'était la 1ere fois que j'avais l'occasion de le faire quoi. Et ça te donne un niveau d'intimité plus profond en fait avec ce que t'apprends » (Sarah), « ça pouvait être une connaissance livresque, ici elle est appliquée. » (Merlette). Et dans l'autre sens, le fait de *faire* en pousse certains à aller se documenter par eux-mêmes pour aller plus loin.

L'apprentissage se fait également beaucoup par **l'observation**, que ce soit du lieu ou des autres participants en action. Enfin, les **interactions** entre membres semblent centrales pour tout le monde dans le processus éducatif, d'où l'importance de faire ensemble.

4) Apprendre pour transmettre

Le plaisir de la **transmission** a été mentionné par une partie des bénévoles comme une part importante de leur expérience dans le projet. Que ce soit aux autres membres, au public extérieur ou à son entourage, cette envie de transmettre traduit une volonté de faire vivre un savoir mais aussi des expériences de vie ou des manières de voir le monde. C'est notamment le cas de Merlette : « moi à mon

âge j'ai envie de transmettre, [...] transmettre ce que je sais mais peut-être transmettre mon envie de savoir, [...] transmettre de vouloir aller plus loin, d'apprendre. »

Ainsi, ce plaisir de transmettre traduit un plaisir de laisser une empreinte et de jouer un rôle dans la société, en somme, un plaisir d'être utile.

D. Plaisir de l'utilité de soi : pour le collectif, pour l'environnement

1) Utilité pour autrui

Les interviewés ont presque tous affirmé se sentir utiles en premier lieu **pour le collectif**, et ce de manière plus ou moins prononcée. Beaucoup ont dit se sentir « utile mais pas indispensable » (Albert), et ce sont généralement les personnes très impliquées qui déclarent sans douter qu'elles se sentent vraiment utiles, car elles font ou ont fait beaucoup de choses qui ont servi au bon déroulement du projet. Hyppolite et Merlette apprécient ce projet car il permet à tout le monde d'être utile, d'avoir une place :

Je crois que c'est la beauté du projet aussi hein, on laisse la place à tout le monde pour se sentir utile et je pense que c'est un élément très important sans doute dans le plaisir aussi, c'est de se sentir utile au projet et d'être apprécié. (Hyppolite)

D'autres considèrent que se sentir utile est une nécessité pour avoir envie de s'impliquer dans le projet. Albert, décrivant le début de son expérience au potager, affirme ainsi : « c'est pour ça que je me suis pas trop impliqué non plus, parce que j'avais pas l'impression d'être utile ». En effet, je pense que ma forte implication dans le projet a été en partie encouragée par le fait de sentir que ce que j'y faisais était utile à plusieurs niveaux, et que si cela n'avait pas été le cas j'aurais vite cessé de m'investir. Enfin, même si certains peuvent ne pas se sentir particulièrement utiles par moment, ce n'est pas grave car ils se sentent acceptés quoi qu'il arrive.

Concernant le **public**, comme le projet n'est pas particulièrement tourné vers l'aide à autrui, le public extérieur reste assez périphérique dans les paroles des interviewés. Certains peuvent cependant se sentir utiles à l'égard du public qui fréquente le lieu, que ce soit les riverains ou la communauté universitaire, notamment par le pouvoir de sensibilisation que représente le projet.

Cela rejoint l'utilité de leur engagement envers **l'environnement**, une utilité qui se traduit surtout par la sensibilisation aux problématiques environnementales et le partage de connaissances qu'offre ce lieu.

Le fait de l'avoir entretenu aussi bien, aussi sagement, ça lui donne la possibilité d'être pérenne, et ça c'est vraiment un plus pour l'environnement. Pas pour les 3 carottes qui poussent, d'ailleurs elles y poussent pas, mais pour les gens qui passent, pour les étudiants qui sont parfois très déconnectés de cette réalité-là et... Et donc c'est vraiment un plus pour l'environnement en termes de pédagogie. Et d'éducation, la nature a sa place en ville quoi, l'agriculture urbaine, c'est pas un leurre. (Lise)

Concernant l'utilité réelle et concrète sur l'environnement, les avis sont plus nuancés et laissent apparaître deux visions. Pour certains, l'impact est réel malgré la petite échelle du projet :

Ouais ça reste à petite échelle mais le fait que ce soit à petite échelle ça a permis d'être impliquée à fond dedans en fait quoi. [...] Et en fait j pense pas qu'il faille faire des grands trucs hein. J pense pas qu'il y ait besoin de faire des grands parcs naturels. Si tout le monde avait des prairies, des haies et tout ça, y'aurait déjà beaucoup plus d'oiseaux quoi, y'aurait beaucoup plus d'insectes. (Sarah)

Je rejoins cette vision, car pour moi, rien que le fait de pouvoir observer des dizaines d'espèces sauvages sur un lieu qui était totalement vide il y a six ans est le signe que notre projet est utile pour la biodiversité, si petit soit-il.

Mais pour d'autres, l'utilité du projet, et donc de leur participation, reste négligeable par rapport à l'ampleur des problèmes environnementaux : « je me suis dit personnellement c'est pas en faisant le potager que je vais changer quelque chose, si j'ai envie de changer quelque chose, les enjeux de l'agriculture sont plus grands que le potager ; c'est un enjeu plus global » (Michel), « c'est pas avec le potager de l'ULB qu'on va changer le monde quoi. » (Albert).

On voit ici se dessiner deux visions du monde et des moyens d'actions possibles pour mettre en place des solutions face aux défis environnementaux.

2) Utilité pour soi

Si être utile est considéré par beaucoup comme important pour que les gens s'investissent dans le projet, c'est un signe qu'ils en retirent quelque chose personnellement. En effet, plusieurs bénévoles ont exprimé un sentiment **d'accomplissement**, voire une **fierté** d'avoir fait quelque chose d'utile pour autrui, d'avoir laissé son empreinte, ou encore d'avoir fait plaisir à l'autre :

C'est chouette du coup de trouver un peu sa place et son rôle et de se dire que on est engagé dans quelque chose, du coup c'est quelque chose dont on se sent un peu fier et du coup, ya un espèce de côté, jsais pas d'accomplissement, on va dire. On se sent bien avec soi-même. (Anne)

Ainsi, se sentir utile permet de donner du sens à ses actions et de se sentir reconnu, pris en considération par autrui : « c'est plaisant que la personne te considère comme une personne qui peut l'aider » (Edmond). C'est donc ici le soi qui est valorisé, laissant la porte ouverte à un certain travail identitaire.

E. Plaisir de l'étayage identitaire : être reconnu, donner du sens et travailler sur soi

Au sein des quatre premières parties de ces résultats, plusieurs points indiquent que l'identité des participants a été mise en jeu dans le cadre de leur engagement, points que nous allons ici approfondir et compléter.

1) Être reconnu par autrui

Comme souligné ci-dessus, le projet offre la possibilité aux individus d'être reconnus par leurs pairs, et ce de plusieurs manières.

Tout d'abord, une part importante des interviewés a affirmé trouver un certain plaisir à **partager** leur expérience et leurs apprentissages acquis au potager. Cela offre à certains des opportunités pour créer de nouveaux liens avec leur entourage, ouvrant la discussion avec des membres de leur famille ou de leur kot. Ces savoirs constituent pour d'autres un apport dans leur sphère professionnelle ou académique, en étant en contact direct avec leur sujet d'intérêt :

Je l'utilise dans le cadre de mon boulot, on a des composts collectifs et des potagers collectifs et ça nous donne un autre regard sur ces projets-là. Donc ça me nourrit dans mon boulot. (Lise, écoconseillère à la commune d'Ixelles)

Ça m'a aussi aidé dans mes études parfois, dans quelques cours ou en général, parfois le prof parlait de quelque chose et moi je me disais 'ouais je vois de quoi tu parles parce que moi je l'ai vu dans le terrain'. (Michel, étudiant en bioingénieur)

Cette plus grande intimité avec le terrain leur offre donc une voix plus légitime, face aux autres membres où à d'autres sphères qu'ils côtoient, pour mobiliser et partager leur savoir acquis, ce qui les valorise en tant que **détenteurs de savoirs**.

Cette **légitimation** des individus passe également par leur propension à proposer des projets et agir en conséquence ; légitimité encore accrue lorsque le groupe a approuvé et suivi leurs initiatives. C'est ainsi que Sarah affirme « je me perçois comme quelqu'un qui est légitime là où elle est », en référence au projet de haie pour lequel elle a été l'instigatrice ainsi que la coordinatrice. Cela a été pour elle un réel accomplissement de voir ce projet aboutir après plusieurs années de réflexion, et elle apprécie grandement l'enthousiasme et les prises d'initiatives des autres membres lors de sa mise en place. Pour Michel, la prise de responsabilité lui a offert la possibilité de mettre en place ses idées : « si t'es responsable dans un projet [...] ça permet aussi parfois d'apporter ta vision des choses dans le projet, et de mettre en place ta vision des choses. »

Cette légitimité à partager des expériences liées au potager et à agir en son sein a mené certains à endosser un **rôle** associé au projet, qui dépasse les frontières de celui-ci et définit une partie de leur identité. C'est notamment le cas de Cécile, qui témoigne de la manière dont ses connaissances extérieures au projet la considéraient : « mes potes, que j'ai commencé à me faire à l'extérieur du cercle, ils disaient que j'étais une plante au potager pratiquement (rire), tellement ça me prenait du temps. » « J'ai des potes aujourd'hui auxquels je parle pour qui je suis Madame Potager quoi » (Cécile). Je me reconnais également dans ces paroles, car il m'est arrivé plusieurs fois que l'on me présente en dehors du lieu comme « Hélène du potager », comme si ce projet faisait partie intégrante de mon identité pour autrui.

C'est donc un plaisir de sentir que l'on y prend part, mais également que l'on y **joue un rôle**. Que ce soit un rôle maternel pour Merlette, de *leader* pour Michel ou encore de bricoleur pour Hyppolite, cela leur offre une manière de s'identifier par rapport à l'autre, et de s'intégrer dans un groupe en y étant utile d'une manière ou d'une autre. Cela rejoint le plaisir l'utilité de soi et ce qu'il peut apporter au niveau personnel. En effet, plusieurs bénévoles se décrivent positivement par rapport au groupe, en mettant en avant leur fiabilité, leur capacité à rendre service ou à tenir leurs engagements : « [Je me perçois] comme quelqu'un qui aussi, j'espère, quand il commence un projet, qui continue et le fait jusqu'au bout » (Hyppolite), « je dirais qu'ils me voyaient comme quelqu'un qui était responsable, oui. Qui était responsable avec lui-même, et qui était aussi responsable du jardin » (Michel).

Le fait d'être perçu ainsi, de l'extérieur comme de l'intérieur du projet, est à la fois l'origine et la conséquence du fort **sentiment d'appartenance** que certains ressentent, ou ont ressenti, en prenant part à ce projet. Cette expérience leur a offert la possibilité de faire partie d'un groupe, d'un tout : « j'suis content de participer à un truc un peu plus grand que moi » (Albert).

Le projet offre alors le sentiment d'être **perçu positivement** par autrui, de par l'utilité que l'on y apporte, mais également en étant accepté comme on est, sans jugement. Pour Michel, cela lui a permis d'« avoir des amis avec qui tu t'entends bien, où y'a pas de jugement ou quoique ce soit ». Pour Cécile, ce non-jugement lui a offert une possibilité de se valoriser par autre chose que le physique : « je me suis jamais sentie jolie, tu vois, et du coup je me dit 'je vais être bien dans quelque chose d'autre que la beauté' ». Sarah met également en avant cette absence de jugement, qui est pour elle une des raisons pour lesquelles elle s'est engagée dans le projet et y est restée, malgré son désintérêt pour la culture potagère : « c'est vrai que j'aide moins sur les parcelles et j'me sens pas, j'me sens pas jugée quoi. ».

Cette reconnaissance de soi par autrui est donc valorisante pour soi, et participe à donner du sens aux actions accomplies par les individus.

2) Donner du sens à ses actions

Se sentir utile pour autrui, pour un projet ou encore pour l'environnement, est porteur de sens pour les bénévoles qui voient alors un intérêt dans leurs actions au sein du projet. Pour Michel, c'était une des conditions à son engagement :

Je travaillais pas juste pour le jardin, je travaillais pour une raison. Pour moi si y'a pas de raison moi je fais rien, j'ai besoin d'une raison, j'ai besoin d'avoir un objectif pour faire quelque chose. Je veux bien que ça soit utile, que ça ait un sens. (Michel)

Le fait que le projet offre la possibilité de jouer un rôle dans la transition écologique est donc porteur de sens pour une grande partie des interviewés. Certains y voient un certain aspect **militant**, comme Edmond qui perçoit le collectif comme « presque au final un peu des réactionnaires, des révolutionnaires qui ont un petit havre de paix à l'intérieur de la ville toute bétonnée et tout 'non vous n'aurez pas cet espace !' ». Ou encore Lise, qui s'esclame en riant « il y a un militantisme arbre dans ce collectif assez

violent ». On voit ici la création d'un **imaginaire** permettant de donner du sens à l'engagement dans un tel projet, en valorisant ses impacts sur la société.

Mais le projet permet aussi de **donner du sens à son quotidien**, par la mise en place de rituels réguliers. Cela est particulièrement visible dans l'enthousiasme que les individus ont manifesté en racontant leur journée type au potager, souvent avec beaucoup de détails. Les bénévoles évoquent parfois ce qu'ils font avant ou après être allés travailler au potager, et beaucoup parlent du moment où ils arrivent, où ils font le tour du terrain pour saluer les autres et observer le lieu et ses nouveautés. Nombreux évoquent également les différences en fonction des saisons, qui influent sur les tâches à accomplir et les sensations vécues. Pour moi, le potager occupe presque tous mes dimanches depuis plus de trois ans, et il m'a permis d'être bien plus consciente des variations météorologiques au fil des saisons et des années, que j'ai vécues à travers mes sensations mais également les réactions de la végétation du jardin. Ainsi, pour beaucoup d'entre nous, la venue au potager est une manière de rythmer nos semaines, nos mois ou nos jours, et offre des points de repères tant physiques que temporels tout en permettant un ancrage dans le rythme naturel des saisons.

Le fait de prendre part à ce projet est donc une source de sens pour les individus, qui peuvent y trouver une manière d'être en accord avec leurs valeurs, ou en découvrir de nouvelles. Quoiqu'il en soit, cette expérience a eu une influence notable sur les bénévoles, et a permis à certains d'effectuer un réel travail sur soi.

3) Travailler sur soi

Ce point est directement lié à la partie sur le plaisir de l'apprentissage, où il est fait mention d'un plaisir d'**apprendre à se connaître et à connaître l'autre**. La construction identitaire passe par une recherche de compréhension de qui l'on est, comment fonctionne notre personnalité en rapport avec des situations et des individus ou des groupes variés.

Comme on l'a vu, l'engagement au potager a permis à plusieurs personnes de faire une partie de ce chemin, en découvrant ou en comprenant mieux certaines facettes de leur personnalité. Cela en a mené une partie à travailler sur ces points, que ce soit sur leur rapport au collectif, à l'autorité ou tout simplement à l'altérité : « par rapport à ma difficulté d'adhésion dans un groupe, ça m'aide plus parce que justement ça me sort de mon individualisme » (Lise).

Chez certains, cela s'est traduit par une **remise en question** de sa manière de fonctionner, et une recherche d'humilité face aux défis de la vie en collectif. Tandis que Lise évoque une « perte d'ego » nécessaire pour fonctionner en groupe, Merlette apprécie de se remettre en question face à l'altérité :

Me retrouver avec des jeunes et me remettre aussi en question – j'aurais envie de temps en temps d'en prendre un et de le secouer un petit coup - mais bon je dois me calmer, c'est très bon pour moi. [...] Je mords sur ma chique, je me restreins mes passions, mes velléités, et je trouve que c'est pas mal, c'est pas mal, ça

peut être positif, en disant mais y'a des gens qui sont différents de moi, et tant mieux, faut de tout, je ne détiens pas la vérité. (Merlette)

Mais au-delà d'une simple remise en question, cet engagement a eu un impact notoire sur la **construction identitaire** d'au moins deux interviewés, ainsi que moi-même, qui avons été fortement impliqués dans le projet au courant de nos études. Ces années charnières au sortir de l'adolescence ont été marquées par notre passage au potager, influençant significativement les personnes que nous sommes aujourd'hui. Ceci ressort beaucoup dans les paroles de Michel, pour qui cela a été une expérience alternative au folklore étudiantin, qui a rythmé ses années universitaires et l'a fortement influencé : « ça m'a fait évoluer, grâce à ce projet j'ai évolué ». Cécile décrit quant à elle la transformation positive qu'elle a vécu dans ce projet, lui donnant confiance en elle :

Pour moi le potager ça a été un endroit où je me suis libérée de plein de contraintes que je mettais en tant que jeune qui partait un peu à la découverte du monde ; j'étais là et je me sentais bien, j'ai lâché un peu tout ce que tu construis un peu pour te protéger de l'extérieur. Et petit à petit j'ai laissé cette carapace tomber quoi. (Cécile)

Pour ce qui est de mon vécu, cette expérience a été salvatrice pour moi car elle m'a permis de prendre confiance en moi et de m'émanciper d'une relation amoureuse toxique que je vivais à l'époque. J'y ai trouvé un lieu où j'avais ma place dans un groupe, où je pouvais m'exprimer librement, me sentir reconnue et valorisée par autrui. Je me suis découvert des capacités d'intégration et de gestion de groupe que je ne soupçonnais pas, étant une personne très timide à l'origine. Les influences de ce projet sur mon identité pour moi et pour autrui sont nombreuses, et je ne serais certainement pas la même personne aujourd'hui sans cette expérience.

Ainsi, en rapport avec le plaisir de la sociabilité, pour Cécile, Michel et moi notamment, ce lieu a donc été un lieu où nous avons grandi et nous sommes nourris des interactions avec les autres membres, créant des amitiés solides, des liens familiaux et affectifs qui ont participé à nous construire et à nous identifier par rapport à un groupe :

C'est devenu des amis, avec qui je passais beaucoup de temps. Et si tu passes beaucoup de temps avec des personnes, bah t'es aussi influencé par ces personnes, dans les manières de voir les choses, dans l'ouverture d'esprit, un petit peu peut-être dans la personnalité ou j'en sais rien, mais ça c'est sûrement ça a changé des choses en moi. (Michel)

Mais sans aller aussi loin qu'une modification profonde de son identité, la participation au projet a également permis à certains membres de nourrir des **réflexions personnelles**, qui peuvent être d'ordre sociologique, politique, ou encore philosophique. Hyppolite, en songeant au manque de respect du public envers le lieu, a ainsi tiré des réflexions sur la manière de considérer les communs à travers différentes cultures en fonction des pays. Cécile, quant à elle, s'interroge sur l'inclusivité de ce projet vis-à-vis des publics précarisés, et porte un regard critique sur ce qu'elle nomme une « vision un peu 'bobo' » que peuvent véhiculer ce type d'initiatives. Pour Merlette, la réflexion est plus globale et porte

sur une certaine quête de sens : « je crois que être ici au potager, c'est rechercher, je peux pas dire la vérité, mais rechercher quelque chose, et c'est toujours aller plus loin, et le jour où j'aurai trouvé c'est foutu quoi. »

Ceci rejoint le point concernant l'acquisition d'une pensée holistique, mentionné dans la partie sur les apprentissages. On voit ici s'exprimer une réflexivité sur la société qui les entoure et la recherche d'une meilleure compréhension de celle-ci afin de s'y positionner, ce qui fait partie des processus liés à la construction de l'identité.

Ces répercussions sur le travail identitaire des individus sont observables dans le temps présent, mais peuvent également impacter dans une certaine mesure leurs choix de vie ou leurs ambitions futurs.

4) Se projeter dans l'avenir

La piste des impacts sur les trajectoires de vie a été explorée lors des entretiens, et il en ressort que ces impacts restent globalement limités mais tout de même présents à différents niveaux, et semblent suffisamment intéressants pour être relevés.

De manière générale, la participation au projet a conforté ou amplifié le **besoin de nature** des bénévoles, un besoin que qui se traduit différemment dans les choix de vie futurs. Certains sont déterminés à rechercher des projets similaires autour de chez eux, que ce soit un autre jardin partagé en cas de déménagement, ou d'autres initiatives collectives complémentaires au projet en question. La moitié des membres souhaite à terme habiter à la campagne, que ce soit de manière continue ou périodique dans le cadre d'une maison de campagne. Pour certains, ce serait pour y avoir leur propre potager, tandis que d'autres envisagent de créer un projet plus large, avec une visée communautaire. C'est le cas de Anne, qui songe à mettre à profit les terres qu'elle héritera de son père agriculteur pour créer une forme de communauté autonome. Quant à Sarah, son expérience au potager a fait mûrir en elle le projet de créer un lieu de restauration écosystémique à moyenne échelle :

Mon idée de ce que je voulais faire après de mes 35 ans qui restent à évolué, et le potager a aidé aussi. [...] j'ai envie de faire mon propre truc qui sera dans la restauration d'écosystèmes. Ça d'office quoi. Parce que pour moi, le potager c'est aussi un projet de restauration écologique. Donc ouais, ça a vraiment joué dans mon parcours. P't'être que même sans le potager j'aurais été vers la même chose, mais en tout cas dans mon histoire ça a été important. (Sarah)

A titre personnel, j'ai pour ambition de rejoindre ou créer un projet dans un cadre rural qui ferait la promotion de différentes formes de résilience à plusieurs échelles. Cela a sans équivoque été influencé par mon engagement dans le potager, même s'il n'a pas été le seul facteur.

Mais sans aller dans des projets d'une telle ampleur, ce projet a instigué l'envie à une grande majorité de poursuivre l'idée d'un projet de travail de la terre au sens large, et ce dans une dynamique collective.

Oui évidemment ça a changé mes perspectives pour le futur, je me verrais pas ne pas avoir de jardin où je peux faire pousser des trucs ; ça m'a donné goût, probablement, au travail de la terre, plus que le fait de travailler chez moi. Ouais p't'être en tout cas travailler avec les autres la terre, pas travailler tout seul. (Albert)

Les impacts peuvent également jouer sur les **projets professionnels**, comme c'est le cas pour Michel, étudiant en bioingénieur, pour qui le potager a été une source de réflexion sur la manière dont il souhaitait orienter ses études : « je pense pas que je serais comme ça ou que j'irais dans les directions intellectuelles ou dans les études où je vais maintenant ». Pour ma part, cette expérience a été l'un des éléments déclencheurs qui m'ont menée à faire ce master en Gestion de l'Environnement et à vouloir m'engager dans le milieu de l'agroécologie. Les compétences managériales et humaines que j'y ai acquises m'ont été utiles lors de mon stage chez les Brigades d'Actions Paysannes, et le seront encore probablement à l'avenir pour d'autres expériences professionnelles.

Ainsi, si certains semblent disposés à rester dans le projet pendant encore longtemps, une grande partie finira par le quitter. Dans ce cas, quelques-uns montrent une volonté de dépasser le projet et d'**aller plus loin** dans la démarche de transition écologique. Ils considèrent alors le projet comme une étape dans leur vie, qui aura eu un impact non négligeable sur leur parcours à venir :

C'est une expérience que je pense je vais dépasser à un moment. Donc pour moi c'est pas du tout un point final quoi. Je pourrais pas rester 20 ans au potager quoi... Parce que je suis tellement attirée par le monde sauvage et le fait de pouvoir vivre du monde sauvage aussi, pas que de l'agriculture, je suis tellement attirée par ça que c'est vers ça que je vais. Mais le potager a été une étape importante et de toute façon je vais toujours cultiver des herbes ou des trucs. Donc euh, ouais, c'est une étape en tout cas, dans mon cheminement. (Sarah)

Cependant, cet impact reste **limité** et plusieurs interviewés n'ont pas exprimé un réel changement dans la manière dont ils envisagent leur futur. Cela peut-être en raison de leur situation déjà stable et donc peut sujette à des changements majeurs, ou simplement au fait que cette expérience n'a pas suscité un désir de changement dans leur parcours. Pour ce qui est des deux membres ayant quitté le projet, la trajectoire de Michel semble avoir été influencée par l'expérience, bien qu'il était déjà impliqué dans le domaine agricole, ce qui rend donc l'impact de son engagement difficile à mesurer. Quant à Cécile, elle travaille aujourd'hui dans une ONG de lutte contre la pauvreté, un domaine relativement éloigné ; et bien qu'elle souhaiterait pouvoir mettre en application les apprentissages qu'elle a tiré de son engagement au potager, il est aujourd'hui difficile de déterminer à quel point l'expérience a pu jouer sur sa trajectoire actuelle. Nous reviendrons sur ces difficultés dans la discussion de ce travail.

On peut donc constater que l'engagement dans le Jardin des Semeurs a eu un impact non négligeable sur certaines trajectoires, bien cela reste encore **difficile à mesurer** à une si petite échelle de temps. Cependant, il semble clair que ces individus garderont pour la plupart de très bons souvenirs de cet engagement, quelle que soit l'emprise qu'il ait pu exercer sur eux.

Jusqu'ici, nous n'avons passé en revue que les expériences liées au plaisir ; or il s'avère que les déplaisirs ne sont pas rares dans l'expérience des membres interrogés, et présentent divers impacts sur leur vécu personnel.

F. Les déplaisirs et leurs impacts : nombreux mais utiles

Les membres du potager font face à toute une série de déplaisirs, plus ou moins intenses en fonction de leur expérience personnelle. Ces expériences négatives peuvent avoir trait à des sentiments d'injustice ou de déception face au public ou aux autorités, ou encore pour certains à un certain épuisement ou une lassitude liés à un engagement important ; mais la grande majorité des éléments mentionnés relève de la vie en collectif et des difficultés qu'elle soulève.

1) La vie en collectif : un point unanimement source de déplaisirs

Les déplaisirs liés au collectif relèvent tout d'abord des difficultés inhérentes à la **gestion** d'un projet collectif : « j'ai pu voir que travailler en groupe c'est pas facile (rire), que travailler en communauté c'est pas du tout facile ! » (Michel). Cela se ressent au niveau des personnes engagées dans la coordination, qui relèvent toutes la pénibilité de coordonner un groupe, notamment les tâches administratives qui peuvent être très demandeuses en temps et en énergie. Il m'est par exemple arrivé à plusieurs reprises que la gestion du projet empiète sur mon temps d'étude, impactant mes résultats à l'université. Il est également difficile de trouver des manières de dynamiser un groupe et de faire vivre le collectif – d'autant plus qu'aucun d'entre nous n'avait de formation dans ce domaine – et cela demande parfois beaucoup de réflexion et un certain don de sa personne. De plus, les autres membres collectif ne sont pas toujours réceptifs aux efforts fournis en termes de communication ou d'organisation, répondant peu aux messages ou ne tenant pas leurs engagements, ce qui peut s'avérer frustrant.

Cette difficulté de gestion d'un collectif se reflète également dans le discours des personnes pas ou peu impliquées dans la coordination du projet, qui vivent le problème de l'autre côté. Ainsi, plusieurs ont décrit un déplaisir lié à un manque d'organisation à certaines périodes du projet, ce qui leur a procuré le sentiment d'être perdus, de ne pas savoir quoi faire, et donc une perte de moyens pour se rendre utile ou profiter du projet dans son plein potentiel. Cela a donc pu influencer leur niveau d'engagement, comme le souligne Iris : « comme c'était pas hyper bien organisé je venais pas souvent ».

Ce manque d'organisation et de formation à la gestion de collectif a mené par moments à des processus de décision longs et fastidieux, notamment lors de réunions qui ont été parfois trop nombreuses et/ou trop longues. Il est important de délibérer en groupe, mais pour certains, lorsque la discussion prend le pas sur l'action, cela peut altérer leur expérience voire remettre en question leur engagement, comme cela a été le cas pour Albert qui n'est plus venu pendant toute une période pour cette raison.

Mais le déplaisir peut également venir d'un **manque de collectivité**. Ainsi, plusieurs ont témoigné d'un mécontentement ou d'une déception face à des comportements parfois trop individualistes de la part de certains membres, notamment pour des actions menées sans l'accord du groupe. La période du premier confinement a été une épreuve pour le collectif, car il n'était alors pas possible de se retrouver à plus de trois personnes sur place. Cela a mené à un certain délitement du collectif, qui a été difficile à accepter pour certains et notamment pour Sarah : « au niveau des déplaisirs c'est pendant cette période corona, pour moi, plein de trucs qui m'apportaient du plaisir étaient plus là. Y'avait plus le groupe [...] et y'avait pas cette envie d'apprendre, ensemble. »

La perte du collectif a également été vécue par Cécile, qui était très investie dans la coordination de Campus en Transition et a assisté au départ progressif de presque tous les membres, pour à la fin être presque seule à gérer le cercle. C'est alors que pour elle « ça n'avait plus de sens » car elle ne partageait plus le projet avec un groupe, ce qui lui a fait vivre un gros désenchantement par rapport aux plaisirs qu'elle avait pu vivre au début de son engagement.

Cette peur de perdre le collectif se traduit également par une certaine **inquiétude** de quelques membres par rapport au futur du projet. D'une part, le fait que ce soit un cercle étudiant rend nécessaire la présence d'étudiants dans le bureau, et les étudiants étant par définition de passage, le projet doit recruter de nouveaux membres régulièrement pour assurer sa structure et le respect de ses principes de mixité. Or, à l'image de l'ensemble des cercles étudiants, cette année a été compliquée pour le recrutement et cela est source d'inquiétude pour certains membres. D'autre part, la destruction de la zone de biodiversité a été une démonstration de la fragilité du projet et a également soulevé des questionnements quant à une possible réquisition du terrain par l'ULB, sonnante la fin du collectif.

Enfin, la vie en collectif ne vient pas sans son lot de problèmes en matière de **relations humaines**. Ces problèmes sont multiples, et peuvent être de l'ordre d'une certaine difficulté d'intégration dans le groupe : « je connaissais vraiment pas beaucoup les gens et j'avais l'impression en fait de plus gêner qu'autre chose au tout début, et des fois ça me démotivait un peu de venir » (Iris), de conflits internes pouvant mettre le projet en péril : « y'avait des réunions où on s'empoignait, mais vraiment, on en arrivait presque aux mains hein, y'en a qui sont partis, en disant 'mais qu'est-ce qu'on fout là ?' » (Merlette), ou encore de simples incompatibilités entre certaines personnalités : « y'avait un rapport où avec des gens j'avais pas l'impression d'être en discussion ou d'apprendre avec eux, y'avait pas cette émulation » (Sarah).

Ainsi, la vie en collectif peut être très riche en apprentissages mais elle a aussi un coût ; et ce coût a pu être supporté de manière assez intense pour les membres les plus impliqués.

2) Epuisement et lassitude pour les plus engagés

Lorsque l'on s'engage fortement dans un projet de ce type, une certaine pression sociale peut peser sur les individus et être source de divers déplaisirs. Renforcer son engagement semble avoir amené

globalement des plaisirs plus intenses aux membres concernés, mais cela a également impliqué une **prise de responsabilité** qui n'est pas sans conséquences. Plusieurs personnes ont justement exprimé une réticence à prendre des responsabilités, par peur que cela altère leur plaisir dans le projet. Ceux qui en ont pris ont effectivement pu avoir certaines expériences négatives. Albert témoigne ainsi de la pression sociale qui pèse sur lui depuis qu'il s'est plus investi dans le projet :

Surtout quand t'es fort impliqué, tu te sens obligé d'y aller. C'est une obligation, c'est un devoir aussi d'y aller [...]. Des gens comptent sur toi pour venir, pour moi c'est un pas important de te dire 'bah voilà en plus des cours j'ai autre chose où on m'attend, où je suis obligé d'y aller'. (Albert)

Cette pression sociale a également été beaucoup décrite par Cécile, qui a beaucoup donné d'elle par le passé, et exprime alors la peur de décevoir qu'elle avait vis-à-vis des autres membres qu'elle encadrait :

Beaucoup de gens me voyaient comme une personne très investie et qui aurait donné âme et corps pour ce projet. Alors que peut-être c'était pas vraiment vrai. Fin je veux dire, on peut pas le faire tout seul, tu vois. [...] Je pense que j'ai dû paraître incompétente à des moments, comme quelqu'un qui n'avait pas de vision, qui ne savait pas ce qu'elle faisait. (Cécile)

Un tel engagement demande donc un investissement en temps et en énergie important, qui peut se faire au détriment de ses besoins propres, devenant un réel poids et pouvant mener à l'**épuisement**. Pour ce qui est de mon vécu, j'ai bien trop souvent eu l'impression de tout gérer toute seule ou à deux, avec très peu de retours de la part du collectif, surtout durant la première année. J'ai beaucoup donné de ma personne, ce qui m'a menée à des périodes de forte fatigue, voire de rejet du projet. C'est également ce qui est arrivé précédemment à Cécile, à force de devoir gérer le projet presque toute seule :

Mais voilà, c'était lourd, parce que au bout d'un moment je me suis retrouvée très seule à porter le cercle, et petit à petit quand je suis devenue co-présidente j'avais plus à m'occuper que du potager, j'avais tout le reste aussi, tu vois. Et donc ça c'était compliqué. [...] C'était vraiment une perte d'envie, tu vois. De me forcer, c'était devenu trop forcé donc, j'en pouvais plus... (Cécile)

Cette peur de décevoir doublée à son épuisement face au projet ont mené Cécile à voir la fin de son engagement comme un échec qu'elle a encore beaucoup de mal à accepter : « moi je l'ai vécu comme une grosse défaite quoi ». Une vraie souffrance a transparu dans son témoignage, mêlée de culpabilité et de regrets envers elle-même ainsi que d'une forte déception envers certaines personnes ayant été impliquées dans le déclin du cercle à cette époque. Elle a également manifesté une tristesse liée au fait d'avoir quitté le rôle qu'elle endossait : « ça m'a manqué beaucoup après de ne plus avoir cette casquette-là ». On voit ici le coût que cela peut représenter de quitter un tel projet.

Mais un engagement intense peut également mener à une certaine forme de **lassitude**, comme le témoigne Michel, qui souhaitait passer à autre chose car il avait l'impression de ne plus avancer dans le projet : « quand j'ai senti que je n'apprenais plus rien, bah j'avais plus de plaisir ».

Les déplaisirs décrits ici proviennent du collectif en lui-même, mais ils peuvent également être causés par les interactions avec des acteurs extérieurs.

3) Relations avec des acteurs extérieurs

Les rapports avec le **public** peuvent être tints d'une certaine déception liée au manque de respect que certains peuvent montrer envers le lieu, que ce soit des dégradations, dépôts de déchets ou encore des vols de matériel ou de récoltes. Cela cause pour beaucoup d'entre nous une frustration liée au fait que le fruit de nos efforts n'est pas respecté à sa juste valeur, certains relevant un sentiment d'impuissance à ne pas pouvoir agir pour limiter les dommages. Mais les répercussions peuvent aussi se faire sentir dans la dynamique du groupe, et peut mettre à jour des conflits entre les différentes perceptions de ce que doit être la philosophie du projet. Hyppolite fait ressortir ce point en mentionnant les réactions que le groupe a pu avoir face à ces problèmes :

Je pense que quand on parlait de panneaux, d'interdiction etc, je me sentais pas super bien par rapport à ça parce que c'est un espace de rencontres aussi. Donc il faut quelque part que ce soit accueillant, et on bascule vite vers une protection d'un périmètre, et alors on a les réflexes de clôture, porte, caméra, et c'est pas du tout la philosophie du projet. (Hyppolite)

Le rapport avec les **autorités universitaires** a lui aussi pu causer des désagréments dans l'expérience des bénévoles. Cécile évoque la manière dont l'université a pu à une période dévaloriser le projet sans se rendre compte de tout le travail qui y avait été fait : « pour moi ce qui a été le pire, c'était entendre l'université dire qu'on gardait mal cet endroit alors que s'il n'y avait pas eu ça on aurait eu une pile de terre qui ne ressemblerait à rien ».

Plus récemment, la destruction de la zone de biodiversité et la pose des conteneurs a suscité beaucoup d'émotions chez les participants. Nous étions particulièrement attachés à cette zone, qui nous apportait beaucoup de bien-être par sa beauté et sa richesse en espèces végétales et animales, et qui offrait un excellent habitat pour les pollinisateurs essentiels à la production alimentaire. Sa destruction et l'installation de conteneurs noirs à la place a donc été une expérience difficile pour la plupart des bénévoles. Pour ma part, cet événement a été un réel choc pour moi : j'ai été la première à voir le terrain rasé, ce qui m'a coupé le souffle et emplie de beaucoup d'émotions. La plupart d'entre nous a ressenti une grande tristesse pour avoir perdu cet endroit tant apprécié, ainsi qu'une déception et une certaine incompréhension face aux agissements de l'université, qui aurait pu penser ce projet d'une manière plus respectueuse et inclusive du Jardin des Semeurs. On note également, surtout chez les jeunes, une colère causée par ce qui a pu être vécu comme un injustice ou un manque de considération envers une cause qui leur semble cruciale ; colère dans laquelle je me reconnais :

Ça m'a mise en colère dans le sens où on sait en plus que bah du coup on a besoin de ces petites zones, aussi petites soient elles, que c'est hyper important et que nous on en prenait soin et tout, et là bah comme d'habitude les gros, les puissants, qui se pointent, qui n'en font qu'à leur tête et bah, c'est assez frustrant quoi, on se dit que même quand on fait des efforts, même quand on essaie de sauver le moindre endroit comme ça bah ça finit toujours par être détruit d'une manière ou d'une autre. (Anne)

Certains décrivent un certain fatalisme, voire une indifférence face à ce genre d'événements, se sentant impuissants pour enrayer les décisions d'institutions trop puissantes pour eux. Nous sommes plusieurs à exprimer des regrets voire une certaine culpabilité de ne pas avoir fait assez pour influencer le cours des événements. Enfin, certains ont manifesté une certaine inquiétude pour la suite du projet, anticipant les interactions qui devront avoir lieu avec les futurs occupants des conteneurs, ou encore craignant la réquisition du terrain entier : « vraiment s'ils avaient voulu foutre un pieu dans le potager à ce moment-là c'était le bon moment. Ils auraient pu clairement fermer le potager. » (Albert)

Cet événement est symptomatique d'une des limites des initiatives de transition telle que mentionnée plus haut, à savoir leur vulnérabilité face aux autorités politiques et économiques. En effet, nous étions au courant de ce projet depuis longtemps, mais sa mise en œuvre n'aurait pu être empêchée que très difficilement aux vues du rapport de force entre le collectif et les autorités universitaires. D'une part, le collectif a relativement peu d'aspirations protestataires, étant bien plus porté sur la construction d'un projet alternatif que sur la dénonciation frontale des limites du système dans lequel ils évoluent. Nous n'avons donc pas su comment réagir lorsque nous avons appris, assez tardivement, l'ampleur des travaux que l'ULB allait mener sur le terrain. D'autre part, le projet est en occupation précaire sur un terrain appartenant à l'université, ce qui rend compliqué toute opposition aux décisions de cette dernière, aux risques de voir l'occupation du terrain compromise ; d'où les inquiétudes mentionnées ci-dessus.

Bien que les réactions aient pu être variées face à cet événement, il a tout de même fortement impacté l'expérience des bénévoles dans le projet. Au même titre que les plaisirs éprouvés dans cette expérience, l'ensemble des éléments négatifs décrits ci-dessus ont pu avoir des impacts non négligeables sur le vécu des participants.

4) Quelles conséquences ?

Tout d'abord, ces expériences ont pu avoir certaines **répercussions négatives** sur l'engagement des bénévoles, et ont impactant l'intensité de leur engagement voire le remettant tout bonnement en question. Ainsi, certains déplaisirs, surtout ceux liés aux conflits internes et à la gestion du collectif, ont poussé des membres à quitter le projet, temporairement ou définitivement. D'autres l'ont envisagé, comme par exemple Sarah, qui a failli quitter le projet pendant le premier confinement car son expérience était trop entachée par le manque de collectivité et la présence de personnes qu'elle appréciait pas. Pour ma part, j'ai dû me mettre en retrait à plusieurs reprises, en général pendant plusieurs semaines, afin d'éviter l'épuisement ou l'abandon total du projet. Quant à Cécile, l'expérience qu'elle a vécu semble l'avoir écoeürée, et sa déception a été si forte qu'elle ne souhaite pour l'instant pas rejoindre un nouveau projet du même genre :

J'ai peur de ne pas trouver la même dynamique, la même motivation, fin ce sera jamais possible de trouver les mêmes personnes. C'est juste que j'ai pas envie de m'investir à nouveau émotionnellement dans quelque chose qui était vraiment de l'ordre de l'amitié, et qui après a été déçu par certaines choses. (Cécile)

L'on remarquera ici que beaucoup des déplaisirs décrits sont liés à **l'absence ou l'altération d'un des plaisirs** mentionnés précédemment : plaisir de l'action lors des processus de délibération trop longs, plaisir de la sociabilité et de faire ensemble lorsque le collectif ne fonctionne plus, plaisir d'être utile quand on ne sait pas quoi faire ou que le groupe ne répond pas à nos efforts, plaisir de l'apprentissage quand on ne sent pas de volonté de l'autre d'apprendre ou sa propre curiosité n'est plus stimulée, etc. Or les résultats de cette enquête montrent que ces plaisirs sont des sources de travail identitaire à différents niveaux. Nous pouvons donc supposer que ces expériences ont pu d'une certaine manière réduire les possibilités d'étayage identitaire pour les individus, enrayant ainsi l'impact qu'a pu avoir sur eux cet engagement.

Cependant, nombreux sont les bénévoles à avoir mis en avant des **conséquences positives**, ou du moins constructives, de ces déplaisirs. En effet, nous avons globalement montré une capacité à rebondir, à passer outre le négatif et à en tirer des apprentissages qui nous ont fait évoluer d'une certaine manière.

Pour Lise, les réflexions sur son rapport au collectif sont venues d'une prise de conscience qu'elle passait à côté de plaisirs offerts par l'insertion dans le groupe, ce qui l'a menée à conclure : « c'est plutôt le manque de plaisir qui m'a fait réfléchir ». Pour Michel, qui a quitté le projet depuis presque deux ans, le fait d'avoir perdu intérêt l'a aidé à accepter son départ dû à un changement de ville, et lui a donné envie d'aller plus loin, de prendre part à des projets plus grands, plus impactants. Merlette, quant à elle, relativise ces déplaisirs en mettant en avant le fait que traverser des épreuves a renforcé la cohésion du groupe : « chaque chose négative apporte le fait qu'on se rapproche un peu plus... je vois ça comme une expérience ». Pour ma part, l'épuisement vécu m'a fait prendre conscience de ma tendance à m'investir trop intensément au risque de m'oublier, ce qui peut être le signe d'une prédisposition au *burnout*. J'ai ainsi appris à connaître mes limites personnelles et à les respecter. De plus, les difficultés que j'ai rencontrées par rapport à la gestion du collectif m'ont rendue plus résiliente face à l'échec, et m'ont fait prendre conscience des obstacles à prendre en compte et des erreurs à éviter dans un projet collectif.

Pour en revenir à l'épisode de la zone de biodiversité, on remarque qu'il a mené à une **prise de conscience de l'importance et de la fragilité du projet**. Une grande partie d'entre nous a fini par y voir une opportunité pour repenser et se réapproprier ce projet : « on a eu une piquûre de rappel en mode 'eh, c'est ptêtre pas pérenne'... Oups. Donc c'est un mal pour un bien. C'est une claque dans la gueule pour après qu'on prenne nos dispositions. » (Albert).

C'est ainsi que le projet récemment abouti de réaménagement de la zone, par la plantation de haies et d'arbres fruitiers, est vu par beaucoup comme un acte fort permettant une certaine pérennisation et légitimation du projet. Pour moi, cela représente un ancrage à la fois physique (par les racines des arbres qui plongent dans la terre) et symbolique (par l'aspect visuel et utilitaire plus marquant qu'une prairie) du projet sur le terrain. Albert rejoint cette vision, en insistant sur l'importance des arbres dans

l'imaginaire du grand public : « c'est pour ça qu'on a planté des arbres, c'est mon gros truc, j'espère que les arbres vont vite pousser pour qu'il y ait des gens qui soient prêts pour défendre ce lieu. »

Cet épisode a donc été vu par quelques-uns comme un challenge à relever, une manière de développer des capacités à s'adapter et à aller au bout de ses idées :

Je pense que de toute façon si on veut un peu revégétaliser les villes etc., on va devoir passer par ce genre de choses parce que on peut pas juste avoir un énorme terrain vide comme ça, où on peut planter ce qu'on veut etc., fin y'aura toujours des contraintes, des bâtiments, des déchets dans le sol, des trucs, et faudra s'adapter à ça et donc bah c'est cool parce que ça nous apprend à déjà le faire à notre échelle. (Anne)

Pour Edmond, cela a permis d'accentuer le côté militant qu'il décrivait au sujet du collectif :

Je l'ai senti un peu comme un challenge de quelqu'un vient détruire une partie, eh ben non, un peu comme on parlait de militantisme, de révolutionnaire, bah voilà 'vous mettez ça, vous urbanisez quand-même dans un sens notre espace bah nan nous on va le revégétaliser et puis on va essayer de faire ça bien quoi'. (Edmond)

Afin d'approfondir ce point, j'ai proposé une petite expérience de pensée aux interviewés, leur demandant d'imaginer que l'université allait réquisitionner le terrain d'ici la fin de l'année. Leurs réactions ont été quasi unanimes : mis à part Michel qui a exprimé une certaine indifférence teintée de fatalisme, tous ont montré une franche détermination à protéger l'endroit, chacun à sa manière. Beaucoup se disent prêts à aller discuter avec l'université et mettre à profit leurs différentes compétences ou relations pour faire pencher la balance. D'autres ont eu une réaction plus belliqueuse, dévoilant une posture ouvertement militante :

J'espère qu'on s'organiserait pour faire des manifs, de la désobéissance civile et, nan parce que à un moment donné faut pas déconner quand-même fin, les grandes plaines de l'ULB c'est chouette mais bon ça suffit pas.. Nan ouais clairement je serais méga en colère et je ferais tout ce qui est en mon pouvoir pour que ça ne se produise pas, et en plus bah du coup plus ça avance, plus je me radicalise donc je pense y'aurait vraiment moyen que je brûle des trucs (rire). (Anne)

Albert, qui a vécu la destruction de la zone de biodiversité aux premières loges, participant par après au dialogue avec l'université pour obtenir les subsides pour les haies, reste très méfiant par rapport aux autorités. Sa réaction suite à l'exercice de pensée est teintée d'ironie mais révèle tout de même une défiance manifeste : « Bah euh la guerre hein ! Ce sera la guerre hein qu'est-ce que tu veux que je te dise ? ». Sarah et Iris montrent également une volonté de s'opposer fermement à un tel projet, en employant si besoin des modes d'action militants. Iris reste cependant très fataliste quant à la possibilité d'aboutir à un quelconque résultat, ayant déjà vécu une défaite face à destruction d'une partie des zones naturelles du campus de la Plaine, malgré la forte mobilisation citoyenne qui s'y opposait.

Dans l'éventualité où la réquisition du lieu aurait bien lieu malgré les oppositions, nous serions presque tous extrêmement tristes et en colère. Plusieurs personnes ont dit qu'elles chercheraient promptement un autre lieu du même genre, mais sans être sûres d'y trouver la même dynamique.

Les diverses réactions des membres ont ainsi fait ressortir leur fort attachement au lieu et l'importance qu'il revêt pour eux. Point de repère, symbole d'une résistance à la ville globalisée ou encore lieu de rencontre, cet espace offre aux membres diverses opportunités d'affirmer leur identité, de la comprendre et de la faire évoluer ; c'est peut-être pourquoi la quasi-totalité a montré une ferme volonté de le protéger et de le défendre face à une éventuelle menace.

Ainsi, les déplaisirs peuvent participer à influencer les individus et leur manière de concevoir le monde qui les entoure. Mais ce n'est pas sans conséquences et comme on l'a vu dans le cas de Cécile, cela peut amener beaucoup de souffrance et être contre-productif à certains égards. Il est donc important les prendre en compte lorsque l'on parle d'engagement bénévole et d'initiatives de transition pour ne pas entretenir une vision trop idéaliste de ces projets, et les aborder avec un certain recul.

III. Discussion

1) Comparaison avec la littérature

Tout d'abord, les résultats de la présente enquête sont globalement cohérents avec la théorie de Vermeersch. En effet, le plaisir vécu dans le projet recouvre de nombreux aspects et fait transparaître à plusieurs reprises que l'identité des personnes y est en jeu. Le plaisir de la sociabilité ainsi que la mise en lien avec le lieu ont été particulièrement saillants. Le plaisir de l'action était bien présent, bien qu'il aurait pu être un peu plus approfondi lors des entretiens. Pour ce qui est de l'utilité de soi, elle est ici moins tournée vers le public extérieur que ce que décrit Vermeersch. Cela peut s'expliquer par l'objet du projet, qui se différencie d'une association à but caritatif ou purement social. Enfin, s'agissant du plaisir de l'étayage identitaire, il transparait par le travail sur soi que certains décrivent, mais également de manière plus indirecte. On retrouve dans les résultats plusieurs points soulevés par l'auteure, à savoir un sentiment d'appartenance à un groupe en y jouant un rôle, la valorisation de soi par autrui ou encore la capacité à donner du sens à ses actions. Ces points rejoignent un thème central de la thèse de la chercheuse, à savoir l'affiliation sociale comme source essentielle de construction identitaire.

Cependant, la théorie de Vermeersch ne faisait pas mention explicitement de la dimension éducative, qui est ici ressortie comme un élément central des entretiens. Cela ne contredit toutefois pas cette théorie, mais la complète en y amenant une dimension qui pourrait être explorée dans d'autres contextes. C'est également le cas pour les déplaisirs, qui sont souvent causés par l'absence ou la dégradation de certains des plaisirs évoqués. On peut y voir une confirmation de l'importance de ces plaisirs dans l'expérience identitaire des bénévoles.

Ce point sur l'apprentissage fait partie des nombreux éléments qui se retrouvent la littérature sur les jardins partagés. On y retrouve une « éduc'action » permettant l'acquisition de savoirs et savoir-faire tant pratiques que critiques autour des problématiques de production alimentaire. Le côté social, fort mis en avant dans la littérature, est ici également un point fort des résultats, notamment dans la diversité du

public participant et l'acquisition de capacités relationnelles et managériales. Le lien avec le lieu est aussi un point saillant dans les paroles des interviewés.

La littérature sur les initiatives de transition a également été retrouvée, et ce essentiellement sur trois points. Tout d'abord, les membres ont souligné l'importance de faire *ensemble* en opposition à faire seul, ce qui rejoint la force de l'action collective qu'offrent ces initiatives pour dépasser la responsabilité individuelle. En outre, ce lieu apparaît comme un lieu d'exercice du politique en son sens premier, et a permis d'apprendre aux participants les différentes manières possibles de prendre des décisions et de gérer un projet commun. Enfin, les résultats confirment la vulnérabilité du projet face au rapport de force avec les autorités, mais montrent un certain espoir quant à l'acquisition de dispositions militantes de certains membres.

2) Points d'attention, limites

Il est tout d'abord essentiel de préciser que la configuration et l'intensité des plaisirs et déplaisirs évoqués, ainsi que leurs répercussions sur les identités, ont pu être influencés par une série de facteurs tant externe qu'internes.

Les **facteurs internes** aux individus sont par exemple leur personnalité, plus ou moins encline à fonctionner en groupe et à gérer l'altérité. Notons également que leur contexte de vie est un facteur important, par exemple en constatant que les membres les plus investis sont des étudiants étrangers (Michel, Cécile et moi), ainsi qu'une pensionnée. Ils ont en commun de devoir compenser la perte de sphères de socialisation classiques comme la famille ou le travail, ce qui les pousse peut-être à s'investir davantage dans le projet, leur offrant par conséquent plus d'opportunités d'étayage identitaire. Cela rejoint le troisième facteur interne, à savoir le niveau d'engagement des individus. En effet, les personnes consacrant moins de temps et d'énergie au projet ont donné des réponses indiquant un impact bien moindre sur leur identité que les membres fortement investis.

S'agissant des **facteurs externes**, la structure du projet et son niveau d'organisation semblent avoir été fortement impactants sur l'intensité de l'engagement, et par conséquent sur leur travail identitaire. Dès lors, la période à laquelle les individus se sont engagés a pu avoir un impact sur les résultats, en raison des divers événements qui ont eu lieu dans l'historique du projet. Citons par exemple la période de conflits qui a précédé mon arrivée et a grandement affecté le vécu de Cécile, ou encore la crise sanitaire du COVID-19 – notamment le premier confinement – qui a altéré significativement le fonctionnement du projet et donc l'expérience de ses membres.

Ces facteurs à la fois externes et internes aux individus permettent de voir un lien avec la dualité de l'identité telle que décrite par Dubar (1998), par ses aspects à la fois subjectifs et objectifs. Cela souligne la pertinence de l'approche relationniste de l'identité, par le fait qu'elle permet de rendre compte de cette imbrication entre le monde tel qu'il est perçu par les individus et les structures qui participent à les déterminer de l'extérieur.

Ainsi, le choix d'adopter une approche compréhensive a impliqué de prendre les paroles des interviewés pour ce qu'elles sont. Ces récits ont pu être influencés par les potentiels biais liés à la relation entre les membres et moi-même, ainsi que divers paramètres sociaux, culturels ou encore psychologiques. Il se peut donc qu'elles ne représentent pas une réalité purement objective, dénuée de tout jugement moral. Cela n'est pas problématique dans ce cadre car l'objectif était de comprendre le point de vue des sujets ; mais il est important d'en être conscient.

Conclusion

Dans ce travail, nous avons cherché à cerner quels pouvaient être les impacts à l'échelle individuelle d'un engagement au sein d'une initiative locale de transition, plus particulièrement un jardin partagé universitaire. Pour ce faire, nous avons en premier lieu établi la vision de la transition défendue par ces projets, à savoir une conception du changement par le bas (*bottom-up*), en opposition aux visions *top-down* des institutions politiques et économiques. Après avoir passé en revue les principales limites de ces initiatives, nous avons relevé différentes manières de concevoir et de mesurer leur potentiel de transformation présentes dans la littérature, pour finalement constater que les effets sur les individus n'y étaient que très peu abordés.

Afin d'approfondir cette question et de se familiariser avec les recherches portant sur le terrain d'enquête choisi, nous avons ensuite analysé la littérature sur les jardins partagés. Il en est ressorti la multifonctionnalité de ces lieux, qui remplissent de nombreux rôles : production alimentaire, relations sociales, apprentissage du politique, éducation, relation avec le territoire et la ville, fonction écologique, santé et bien-être, ou encore loisirs. Les jardins partagés permettraient ainsi à leurs participants d'acquérir une pensée holistique, englobant ces différents aspects. Leur potentiel transformateur sur les individus est alors perceptible.

Pour aller encore plus loin et préciser les mécanismes pouvant se jouer dans l'expérience des participants à ces initiatives, nous avons fait appel à littérature abordant la sociologie de l'engagement bénévole. Afin de comprendre ce que pouvaient en tirer les individus, nous avons tout d'abord abordé la vision classique des rétributions de l'engagement, offrant une vision plutôt utilitariste et managériale de la question. En effet, même si elles offrent des réponses quant aux motivations des bénévoles, la portée de ces études est plutôt tournée vers les manières de stimuler l'engagement, et très peu sur ses impacts réels sur les individus.

Nous nous sommes alors tournés vers une littérature plus précise, traitant de l'identité des individus en rapport avec l'engagement bénévole. Nous avons abordé la notion d'identité sous le prisme de la dualité entre identité subjective et objective ainsi que les principales approches relationnistes cherchant à dépasser cette dichotomie, pour en arriver à l'approche compréhensive de Stéphanie Vermeersch qui

nous a servi de cadre d'analyse. L'auteure met en avant les structures de bénévolat comme des sphères à part entière de sociabilité, offrant à la fois un étayage identitaire et une affiliation collective aux individus qui y prennent part. Nous nous sommes attardés sur sa vision du plaisir en tant que source de construction identitaire, mettant en jeu différentes sphères de l'identité des individus. Elle définit ainsi quatre types de plaisirs, à savoir le plaisir de l'action, de la sociabilité, de l'utilité de soi et de l'étayage identitaire. En confrontant cette théorie avec la littérature sur les initiatives de transition et les jardins partagés, et en y ajoutant un point d'attention sur les potentiels déplaisirs, nous avons ainsi défini une grille d'analyse à mettre à l'épreuve dans le cadre de l'enquête de terrain.

Une dizaine d'entretiens semi-directifs a été réalisée auprès de membres du Jardin des Semeurs, un potager collectif en plein cœur du campus du Solbosch de l'Université Libre de Bruxelles. Les résultats qui en sont ressortis ont largement confirmé la théorie de Vermeersch ainsi que la littérature sur les initiatives de transition et les jardins partagés, tout en enrichissant et modifiant quelque peu la grille d'analyse initiale. Ainsi, le plaisir de l'action a été observée, surtout dans ses dimensions de mise en lien avec son environnement et d'action collective. Le plaisir de la sociabilité est également très important pour les bénévoles, étant l'un des moteurs essentiels de leur engagement et de leur évolution dans le projet, et porte surtout sur les relations entre les membres, qu'elles soient cordiales, amicales ou familiales. Un autre type de plaisir est apparu en complément des quatre initialement mentionnés, à savoir le plaisir de l'apprentissage. En effet, on y acquiert de nombreuses connaissances, qu'elles soient d'ordre technique ou humain, et ce de différentes manières allant de l'observation à l'action, en passant par les interactions ou les recherches personnelles. Les interviewés ont également appuyé le plaisir de l'utilité de soi, notamment envers le collectif par le rôle qu'ils y jouent, mais aussi envers l'environnement par le potentiel de sensibilisation du projet. Cette utilité de soi est également une utilité *pour soi*, offrant un sentiment d'accomplissement et de fierté aux individus. Cela rejoint le plaisir de l'étayage identitaire, qui se manifeste par une reconnaissance de soi par les autres, que ce soit par une valorisation de soi ou un fort sentiment d'appartenance. Ce plaisir est également présent par le fait que les individus donnent du sens à leurs actions, effectuent un travail sur soi, et – dans une moindre mesure – se projettent dans l'avenir en tenant compte de cette expérience. Enfin, les déplaisirs se sont avérés nombreux et portaient surtout sur la vie en collectif et les relations avec le public extérieur et les autorités universitaires. Les déplaisirs décrits ont confirmé l'importance des différents plaisirs mentionnés, car la plupart avaient comme source l'absence ou l'altération d'un de ces plaisirs. Ils ont donc pu dévaloriser l'expérience vécue, mais ont également permis à certains d'évoluer en apprenant des erreurs commises, et par-là ont joué un rôle dans leur étayage identitaire au même titre que les différentes formes de plaisir. Dans cette optique, la destruction de la zone de biodiversité a été une expérience douloureuse pour une majorité des interviewés, mais a permis de repenser le projet et de développer une plus grande volonté de le protéger.

Globalement, cette expérience a été impactante sur des parts plus ou moins importantes de l'identité des bénévoles, dépendant de caractéristiques propres à ces derniers mais également de facteurs externes liés au contexte du projet. Cependant, nous pouvons conclure que ce projet a eu des répercussions largement positives sur les individus, les rendant plus à même de comprendre les enjeux agroalimentaires, écologiques et climatiques présents et à venir. De plus, en agissant concrètement et en étant valorisés pour leurs actions, ils ont été légitimisés en tant qu'acteurs de changement, en tant que citoyens capables d'avoir un impact concret sur leur environnement. La plupart ont développé des ambitions pour continuer dans cette démarche, allant d'une volonté de se réengager dans des projets similaires à monter des projets de plus grande envergure, tournés vers la protection de l'environnement et des modes de vie adaptés en conséquence.

Ce type de projet est d'autant plus intéressant du fait qu'il est intégré au sein même d'une université, tout en valorisant les liens avec le quartier environnant. Cette caractéristique particulière est bénéfique à plusieurs niveaux. Pour les étudiants, un tel projet est une expérience de vie en collectif alternative au folklore étudiant, leur ouvrant l'esprit à de nouvelles manières de s'organiser, d'interagir avec l'autre et de se construire à son contact. Cela leur offre également des apprentissages complémentaires à leurs études, pouvant être valorisés par la suite. Le côté intergénérationnel du projet est un atout de taille à la fois pour les étudiants et les riverains, leur offrant une ouverture à la diversité de profils, de manières de voir le monde et de sociabiliser. Cela permet un important travail sur l'empathie, ce qui est primordial pour avancer vers une société ouverte au dialogue social et à la bienveillance. Enfin, l'ancrage dans l'université ouvre des voies pour de nombreuses synergies entre le projet et les différents acteurs universitaires, que ce soit les chercheurs, les autres cercles étudiants ou les infrastructures universitaires. Aux vues d'un tel potentiel, il serait intéressant d'explorer plus en avant les divers avantages que peut offrir la présence d'un tel projet au sein d'une université ou autre structure éducative, afin de mettre en avant la pertinence de généraliser leur développement à plus grande échelle.

Cependant, comme on l'a vu, ces projets peuvent entraîner de nombreuses difficultés qui peuvent être préjudiciables à l'expérience des individus et au bon déroulement du projet. Si les problèmes relationnels et humains sont inévitables, certains obstacles peuvent être contournés ou atténués. La gestion de collectif peut être grandement facilitée par des petites formations en intelligence collective et autres outils donnant des clés pour un fonctionnement fluide, participatif et durable dans le temps. Quant aux déceptions ou inquiétudes liées à la vulnérabilité du projet, elles peuvent être évitées par les autorités publiques ou universitaires en assurant un soutien financier, matériel et symbolique à ces projets, et en valorisant le dialogue et la coopération avec eux. Ces facteurs semblent cruciaux pour assurer la pérennité de telles structures ; une pérennité indispensable pour pouvoir en observer les bénéfices, qu'ils soient en termes de biodiversité ou d'impact sur le public concerné. Cette question des relations aux autorités publiques mériterait de faire l'objet d'études ultérieures afin de faciliter la compréhension des besoins des différents acteurs, et des facteurs clés de la réussite des jardins partagés urbains.

Bibliographie

- Brand, Caroline, & Bonnefoy, Serge. 2011. « L'alimentation des sociétés urbaines : une cure de jouvence pour l'agriculture des territoires métropolitains ? » *Vertigo - la revue électronique en sciences de l'environnement*, vol. 11, no. 2 (septembre). Consulté en ligne, le 15 juin 2021, à l'adresse <http://journals.openedition.org.ezproxy.ulb.ac.be/vertigo/11199>. <https://doi.org/10.4000/vertigo.11199>.
- Bres, Jacques. 1989. « Praxis, production de sens/d'identité, récit ». *Langages*, vol. 24, no. 93, pp.23-44. <https://doi.org/10.3406/lgge.1989.1536>.
- Capocci, Hélène. 2014. « Des circuits courts pour changer le monde? Potentialités et limites des circuits courts en tant qu'outil de changement social ». *Entraides et Fraternités*. Consulté en ligne, le 4 juin 2021, à l'adresse <https://www.entraide.be/Des-circuits-courts-pour-changer>.
- Conduit, Jodie, Ingo Oswald Karpen, & Kieran D. Tierney. 2019. « Volunteer Engagement: Conceptual Extensions and Value-in-Context Outcomes ». *Journal of Service Theory and Practice*, vol. 29, no. 4, pp. 462-87. <https://doi.org/10.1108/JSTP-06-2018-0138>.
- Della Porta, Donatella. 2014. *Methodological Practices in Social Movement Research*. First edition. Oxford University Press.
- Delmotte, Florence. 2010. « Termes clés de la sociologie de Norbert Elias ». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 106, no. 2, pp. 29-36. <https://doi-org.ezproxy.ulb.ac.be/10.3917/vin.106.0029>.
- Demailly, Kaduna-Eve. 2014. « Les jardins partagés franciliens, scènes de participation citoyenne ? » *EchoGéo*, no. 27 (avril). Consulté en ligne, le 16 février 2021, à l'adresse <http://journals.openedition.org.ezproxy.ulb.ac.be/echogeo/13702>. <https://doi.org/10.4000/echogeo.13702>. <https://doi-org.ezproxy.ulb.ac.be/10.4000/echogeo.13702>.
- Den Hartigh, Cyrielle. 2013. « Jardins collectifs urbains : leviers vers la transition ? » *Mouvements*, vol. 75, no. 3, pp. 13-20. <https://doi.org/10.3917/mouv.075.0013>.
- Dubar, Claude. 1998. « Trajectoires sociales et formes identitaires. Clarifications conceptuelles et méthodologiques ». *Sociétés contemporaines*, vol. 29, no. 1, pp. 73-85. <https://doi.org/10.3406/socco.1998.1842>.
- Duchemin, Eric, Wegmuller, Fabien, & Legault, Anne-Marie. 2010. « Agriculture urbaine : un outil multidimensionnel pour le développement des quartiers ». *Vertigo - la revue électronique en sciences de l'environnement*, vol. 10, no. 2 (septembre). Consulté en ligne, le 18 février 2021, à l'adresse <https://journals-openedition-org.ezproxy.ulb.ac.be/vertigo/10436>. <https://doi.org/10.4000/vertigo.10436>.
- Fillieule, Olivier. 2001. « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel ». *Revue française de science politique*, vol. 51, no. 1, pp. 199-215. <https://doi.org/10.3917/rfsp.511.0199>.
- Forrest, Nigel, & Wiek, Arnim. 2014. « Learning from Success – Toward Evidence-Informed Sustainability Transitions in Communities ». *Environmental Innovation and Societal Transitions*, vol. 12 (septembre), pp. 66-88. <https://doi.org/10.1016/j.eist.2014.01.003>.
- Geels, Frank Willem. 2005. « Processes and Patterns in Transitions and System Innovations: Refining the Co-Evolutionary Multi-Level Perspective ». *Technological Forecasting and Social Change*, vol. 72, no. 6, pp. 681-96. <https://doi.org/10.1016/j.techfore.2004.08.014>.
- Hossain, Mokter. 2016. « Grassroots Innovation: A Systematic Review of Two Decades of Research ». *Journal of Cleaner Production*, vol. 137 (novembre), pp. 973-81. <https://doi.org/10.1016/j.jclepro.2016.07.140>.
- Hourcade, Renaud, & Van Neste Sophie. 2019. « Où mènent les transitions ? Action publique et engagements face à la crise climatique ». *Lien social et Politiques*, vol. 82, no. 4, pp. 4-26. <https://doi.org/10.7202/1061874ar>.

- Igalla, Malika, Edelenbos, Jurian, & van Meerkerk, Ingmar. 2020. « What explains the performance of community-based initiatives? Testing the impact of leadership, social capital, organizational capacity, and government support ». *Public Management Review*, vol. 22, no. 4, pp.602-32. <https://doi.org/10.1080/14719037.2019.1604796>.
- Jonet, Christian, & Servigne, Pablo. 2013. « Initiatives de transition : la question politique ». *Mouvements*, vol. 75, no. 3, pp. 70-76. <https://doi.org/10.3917/mouv.075.0070>.
- Lardon, Sylvie, Beuseroy, Ornella, & Lalanne, Lise. 2020. « Les jardins potagers, lieux d'échange et d'apprentissage collectif ». *Reflets et perspectives de la vie économique*, vol. 58, no. 1, pp. 35-48. <https://doi-org.ezproxy.ulb.ac.be/10.3917/rpve.591.0035>.
- Lebrun-Paré, Félix. 2016. « Initiatives De Transition: Un Laboratoire Social ». *Relations*, no. 786 (octobre), pp. 21-22. Consulté en ligne, le 25 mars 2021, à l'adresse <https://id.erudit.org/iderudit/83180ac>.
- Legault, Anne-Marie. 2011. « Le jardin collectif urbain : Un projet éducatif holistique et fondamentalement politique ». *Éducation relative à l'environnement*, vol. 9 (décembre). Consulté en ligne, le 20 février 2021, à l'adresse <http://journals.openedition.org.ezproxy.ulb.ac.be/ere/1545>. <https://doi.org/10.4000/ere.1545>.
- Löbler, Helge, & Hahn, Marco. 2013. « Measuring Value-in-Context from a Service-Dominant Logic's Perspective ». *Review of Marketing Research*, vol. 10, pp. 255-282. [https://doi.org/10.1108/S1548-6435\(2013\)0000010013](https://doi.org/10.1108/S1548-6435(2013)0000010013).
- Meier, Stephan, & Stutzer, Alois. 2008. « Is Volunteering Rewarding in Itself ? ». *Economica*, vol. 75, no. 297, pp. 39-59. <https://doi.org/10.1111/j.1468-0335.2007.00597.x>.
- Pourias, Jeanne, Aubry, Christine, & Duchemin, Eric. 2016. « Is Food a Motivation for Urban Gardeners? Multifunctionality and the Relative Importance of the Food Function in Urban Collective Gardens of Paris and Montreal ». *Agriculture and Human Values*, vol. 33, no. 2, pp. 257-273. <https://doi.org/10.1007/s10460-015-9606-y>.
- Rivera-Ferre, Marta. 2008. « The Future of Agriculture: Agricultural Knowledge for Economically, Socially and Environmentally Sustainable Development ». *EMBO Reports*, vol. 9, no. 11, pp. 1061-1066. <https://doi.org/10.1038/embor.2008.196>.
- Sainteny, Guillaume. 1995. « La rétribution du militantisme écologiste ». *Revue Française de Sociologie*, vol. 36, no. 3, pp. 473-498. <https://doi.org/10.2307/3322165>.
- Sanna, Venere Stefania. 2018. « Grassroots Initiatives for Sustainability Transitions: Community-Wide Impacts and Economic Functioning ». *Management Revue*, vol. 29, no. 4, pp. 349-380. <https://doi.org/10.5771/0935-9915-2018-4-349>.
- Sawicki, Frédéric, & Siméant, Johanna. 2009. « Décloisonner la sociologie de l'engagement militant. Note critique sur quelques tendances récentes des travaux français ». *Sociologie du Travail*, vol. 51, no. 1, pp. 97-125. <https://doi.org/10.1016/j.soctra.2008.12.006>.
- Schlosberg, David, & Coles, Romand. 2019. « Le nouvel environnementalisme du quotidien : durabilité, flux matériels et mouvements sociaux ». *Lien social et Politiques*, no. 82, pp. 246-276. <https://doi.org/10.7202/1061885ar>.
- Stocker, Laura, & Barnett, Kate. 1998. « The Significance and Praxis of Community-based Sustainability Projects: Community Gardens in Western Australia ». *Local Environment*, vol. 3, no. 2, pp. 179-89. <https://doi.org/10.1080/13549839808725556>.
- van Lunenburg, Marion, Geuijen, Karin, & Meijer, Albert. 2020. « How and Why Do Social and Sustainable Initiatives Scale? A Systematic Review of the Literature on Social Entrepreneurship and Grassroots Innovation ». *VOLUNTAS: International Journal of Voluntary and Nonprofit Organizations*, vol. 31, no. 5, pp. 1013-1024. <https://doi.org/10.1007/s11266-020-00208-7>.
- Verhaegen, Étienne. 2012. « Chapitre 14. Les réseaux agroalimentaires alternatifs : transformations globales ou nouvelle segmentation du marché ? », Denise Van Dam éd., *Agroécologie. Entre pratiques et sciences sociales*. Éducagri éditions, pp. 265-279. <https://doi.org/10.3917/edagri.vanda.2012.01.0265>.
- Vermeersch, Stéphanie. 2004. « Entre individualisation et participation : l'engagement associatif bénévole ». *Revue française de sociologie*, vol. 45, no. 4, pp. 681-710. <https://doi-org.ezproxy.ulb.ac.be/10.3917/rfs.454.0681>

Annexes

Table des annexes

ANNEXE 1 : SCHEMAS ILLUSTRANT LA GRILLE D'ANALYSE	61
ANNEXE 2 : GRILLES D'ENTRETIEN	63
POUR LES MEMBRES ACTIFS	63
POUR LES MEMBRES AYANT QUITTE LE PROJET	64
ANNEXE 3 : PHOTOGRAPHIE DE L'ENTREE DU JARDIN.....	65

Annexe 1 : Schémas illustrant la grille d'analyse

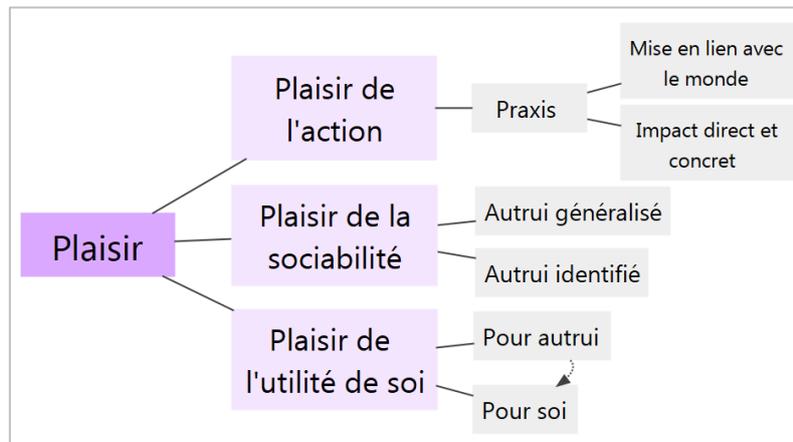


Figure 1 : Typologie du plaisir de l'engagement selon Vermeersch (2004)

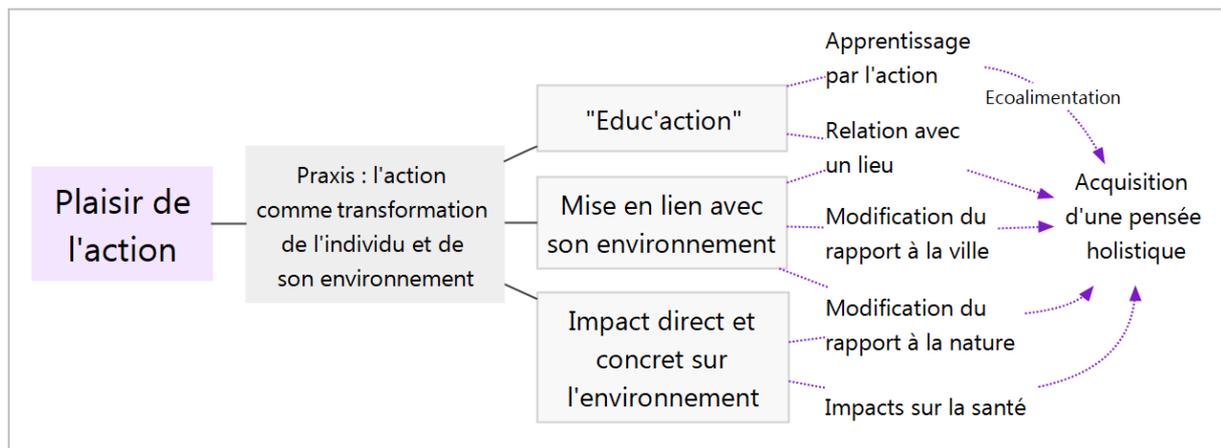


Figure 2 : Les modalités du plaisir de l'action dans un jardin partagé

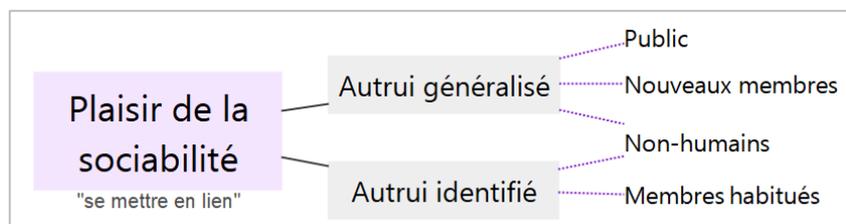


Figure 3 : Les modalités du plaisir de la sociabilité dans un jardin partagé

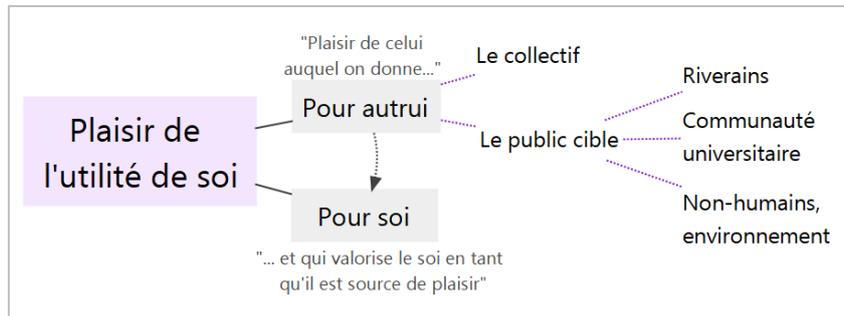


Figure 4 : Les modalités du plaisir de l'utilité de soi dans un jardin partagé

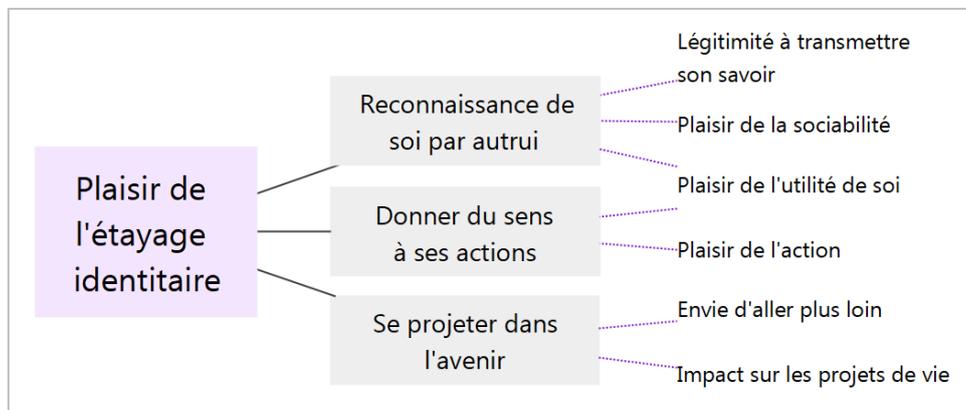


Figure 5 : Les modalités du plaisir de l'étayage identitaire dans un jardin partagé

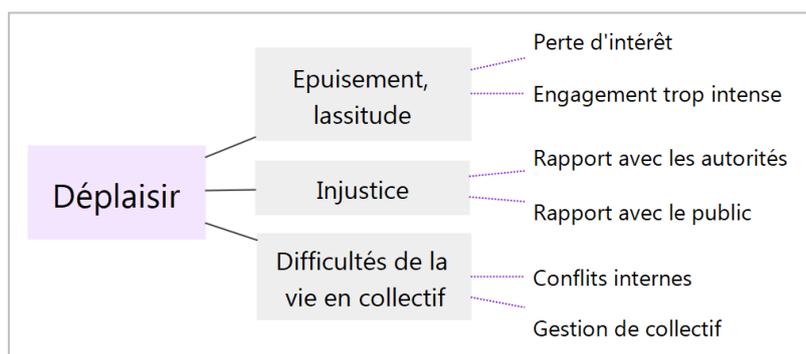


Figure 6 : Les modalités d'un possible déplaisir dans un jardin partagé

Annexe 2 : Grilles d'entretien

1. Pour les membres actifs

INFOS BASIQUES

1. **Qui es-tu ?** (âge, sexe, activité socioprofessionnelle, niveau d'études)
2. **Niveau d'engagement :**
 - ancienneté
 - rôle dans le projet
 - temps passé dans le projet par mois

MISE EN BOUCHE

3. **Peux-tu m'expliquer comment tu as connu le projet, et pourquoi tu as décidé de t'y investir ?**
4. **Est-ce que tu as l'impression que cette expérience a changé quelque chose en toi ?**
5. **Est-ce que tu dirais que le plaisir a joué un rôle dans ton expérience ? peux-tu m'en dire plus ?**
6. **Raconte-moi une 'journée type' de quand tu vas au potager. Qu'est-ce qui te plaît le plus ?**

PLAISIR DE L'ACTION

7. **Quel est ton lien avec ce lieu ?**
8. **Est-ce que ton rapport à la ville a changé depuis que tu es dans le projet ?**
9. **Quels types de connaissances as-tu acquis dans ce projet ? De quelle manière as-tu le plus appris ?**
10. **Est-ce que tu peux me raconter une ou plusieurs situations où tu as pu observer le fruit de ton travail ? Comment t'es-tu senti.e à ce(s) moment(s) ?**

PLAISIR DE LA SOCIABILITE

11. **Pourrais-tu me dire ce que t'a apporté le potager en termes de relations sociales ?**
12. **Quels types de relations est-ce que tu entretiens**
 - avec les autres membres ?
 - Avec les nouveaux membres ?
 - Avec le public extérieur qui fréquente le potager ?
13. **Est-ce que ce projet a modifié la relation que tu entretiens avec les êtres vivants non-humains ?**

PLAISIR DE L'UTILITE DE SOI

14. **Est-ce que tu te sens utile dans ce projet ?**
 - Pour le collectif
 - Pour la communauté universitaire
 - Pour les gens du quartier
 - Pour l'environnement
15. **Si oui, qu'est-ce que ça te fait de te sentir utile ?**

PLAISIR DE L'ETAYAGE IDENTITAIRE

16. **Est-ce que tu parles à ton entourage de ce que tu apprends ici ? (souvent ? tu aimes ça ?)**
17. **Comment penses-tu que les autres membres du potager te considèrent ?**
18. **Comment tu te perçois au sein du projet ? / Si tu devais décrire la personne que tu es lorsque tu participes au ce projet, quels mots emploierais-tu ?**
19. **Est-ce que ta participation à ce projet a modifié la manière dont tu envisages ton futur, tes projets de vie, tes ambitions ?**

DEPLAISIRS

20. **Est-ce que tu as vécu des expériences négatives dans ce projet ?**
 - perte d'intérêt
 - épuisement à la tâche
 - injustice face aux autorités universitaires
 - injustice face au public
 - conflits internes
 - difficulté de la gestion d'un collectif
21. **A quel point penses-tu que ces expériences négatives ont pu jouer dans ton vécu au sein de ce projet ?**
22. **Comment as-tu vécu la destruction de la zone biodiversité ?**
23. **Imagine que demain, l'ULB nous somme de quitter le terrain à la fin de l'année pour y construire de nouveaux locaux qui profiteraient à la communauté universitaire. Comment réagrais-tu ?**
24. **As-tu quelque-chose à rajouter ?**

2. Pour les membres ayant quitté le projet

INFOS BASIQUES

1. **Qui es-tu ?** (âge, sexe, activité socioprofessionnelle, niveau d'études)
2. **Peux-tu m'expliquer comment tu as connu le projet, et pourquoi tu as décidé de t'y investir ?**
3. **Niveau d'engagement :**
 - rôle dans le projet
 - temps passé dans le projet par mois

MISE EN BOUCHE

4. **Quand et pourquoi as-tu quitté le projet ? Comment l'as-tu vécu ?**
5. **Est-ce que tu as l'impression que cette expérience a changé quelque chose en toi ?**
6. **Est-ce que tu dirais que le plaisir a joué un rôle dans ton expérience ? peux-tu m'en dire plus ?**
7. **Raconte-moi une 'journée type' de quand tu allais au potager. Qu'est-ce qui te plaisait le plus ?**

PLAISIR DE L'ACTION

8. **Quel est, ou a été, ton lien avec ce lieu ?**
9. **Est-ce que ton rapport à la ville a changé suite à ta participation au projet ?**
10. **Quels types de connaissances as-tu acquis dans ce projet ? De quelle manière as-tu le plus appris ?**
11. **Est-ce que tu peux me raconter une ou plusieurs situations où tu as pu observer le fruit de ton travail ? Comment t'es-tu senti.e à ce(s) moment(s) ?**

PLAISIR DE LA SOCIABILITE

12. **Pourrais-tu me dire ce que t'a apporté le potager en termes de relations sociales ?**
13. **Quels types de relations est-ce que tu entretenais**
 - avec les autres membres ?
 - Avec les nouveaux membres ?
 - Avec le public extérieur qui fréquentait le potager ?
14. **Est-ce que ce projet a modifié la relation que tu entretiens avec les êtres vivants non-humains ?**

PLAISIR DE L'UTILITE DE SOI

15. **Est-ce que tu t'es senti utile dans ce projet ?**
 - Pour le collectif
 - Pour la communauté universitaire
 - Pour les gens du quartier
 - Pour l'environnement
16. **Si oui, qu'est-ce que ça t'a fait de te sentir utile ?**

PLAISIR DE L'ETAYAGE IDENTITAIRE

17. **Est-ce que tu parles à ton entourage de ce que tu as appris ici ? (souvent ? tu aimes ça ?)**
18. **Comment penses-tu que les autres membres du potager te considéraient ?**
19. **Comment tu te percevais au sein du projet ? / Si tu devais décrire la personne que tu étais lorsque tu participais à ce projet, quels mots emploierais-tu ?**
20. **Est-ce que ta participation à ce projet a modifié la manière dont tu envisages ton futur, tes projets de vie, tes ambitions ?**

DEPLAISIRS

21. **Est-ce que tu as vécu des expériences négatives dans ce projet ?**
 - perte d'intérêt
 - épuisement à la tâche
 - injustice face aux autorités universitaires
 - injustice face au public
 - conflits internes
 - difficulté de la gestion d'un collectif
 22. **A quel point penses-tu que ces expériences négatives ont pu jouer dans ton vécu au sein de ce projet ?**
 23. **(Comment as-tu vécu la destruction de la zone biodiversité ?)**
 24. **(Imagine que demain, l'ULB nous somme de quitter le terrain à la fin de l'année pour y construire de nouveaux locaux qui profiteraient à la communauté universitaire. Comment réagirais-tu ?)**
-
25. **As-tu quelque-chose à rajouter ?**

Annexe 3 : Photographie de l'entrée du jardin



Crédits : Lucien Creteur